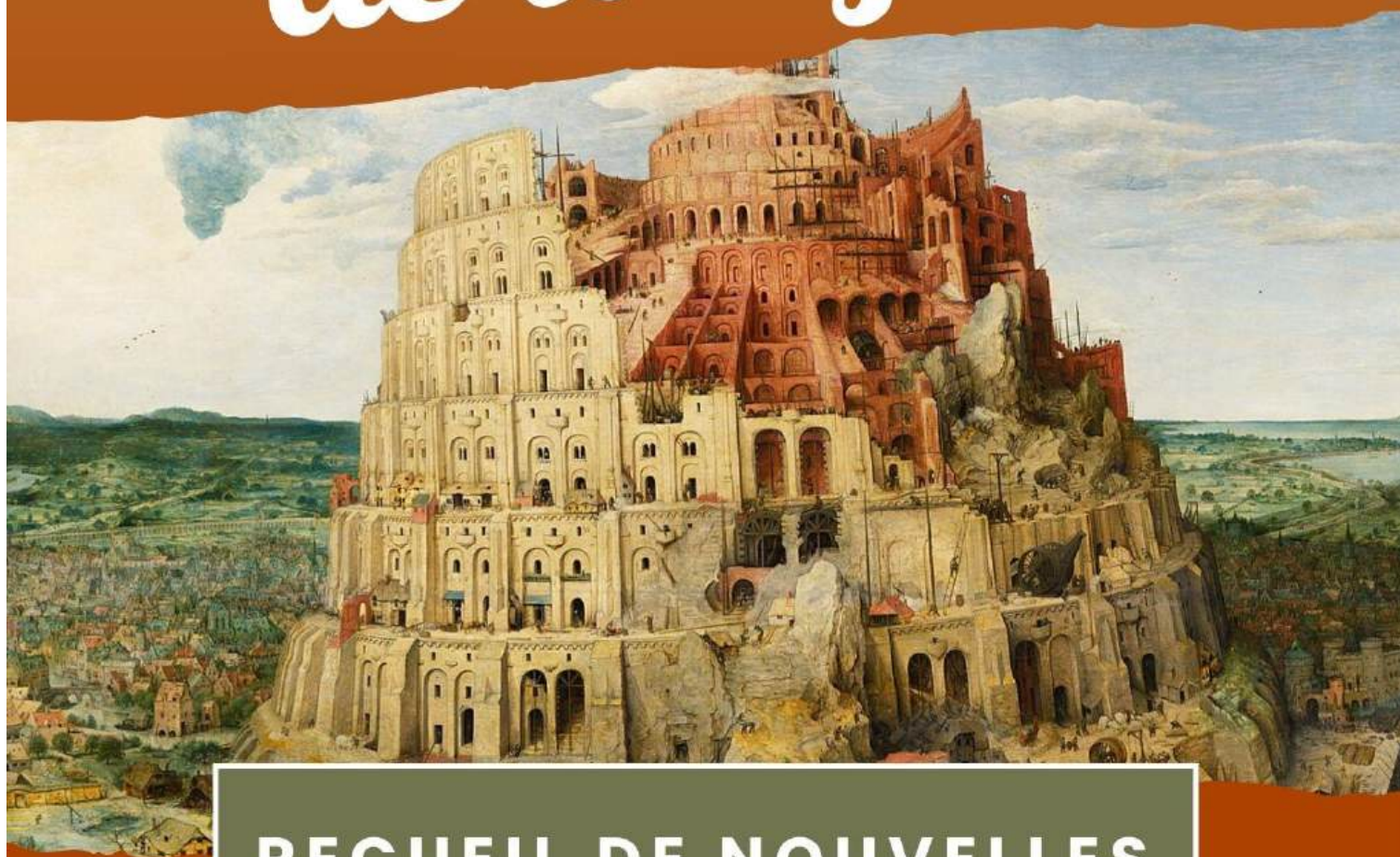


MÉDIATHÈQUE MUNICIPALE MICHÈLE JENNÉPIN

méli-mélo de langues !



RECUEIL DE NOUVELLES

Concours de nouvelles 2025
Médiathèque municipale
Tout public



Contact : 04 67 55 89 15 / mediathequemunicipale@ville-jacou.fr

Les consignes du concours d'écriture !

Un thème : Méli-mélo de langues !

La médiathèque de Jacou mettant à l'honneur les langues et langages dans son programme d'animation, une langue inventée ou imaginaire, étrangère, vivante, morte, ponctuera le récit en langue française.

Une contrainte : L'accroche

Chaque nouvelle devra obligatoirement commencer par l'une des accroches suivantes :

 Dès mon réveil, j'eus une sensation bizarre. Ma tête savait ce qu'elle voulait dire mais c'était toute autre chose qui sortait de ma bouche...

 Il/Elle avait dit cela le plus sérieusement du monde mais je ne savais qu'en penser !...

 En voyage en Italie, vous vous baladez dans les lieux historiques quand soudain, vous vous rendez compte que vous savez lire, comprendre et parler le latin. Mais pourquoi maintenant ? Et comment est-ce possible ? Serait-ce pour percer un mystère ?...

Merci à tous les participants et participantes qui ont pris la plume.

Félicitations aux lauréates.

Catégorie adulte

Sophie Tholet 🏆	Retour au bercail	p.6
Florent Desserre	L'aventure du Linéaire B	p.10
Nadège Jean	Sherlock	p.14
Jean-Pierre Joseph	La mort en cauchemar	p.17
Philippe Le Moigne	Au miroir du dies Irae	p.21

Catégorie jeunesse

Noémie Becker 🏆	La voix (ou voie) de la paix	p.28
Alice Bresson	Le livre des jumeaux	p.31
Céleste Di Giacomo	Enquête nocturne à la Villa des Mystères	p.35
Eloane Le Breton-Ribes	Ma vie est un cauchemar	p.38
Maëlys Marchand	La magie des langues	p.42
Ivy Mathieu	Délice de Chine	p.48
Zoé Nguyen	Un voyage à Kyoto	p.54
Marie Parayre	Les châteaux forts de mon enfance	p.57
Lola-Margaux Paunet Belluc	La blessure cachée	p.59
Sophie de Robert de Lafrégeyre	Une aventure à en perdre son latin	p.62

CATÉGORIE



ADULTES

Dès mon réveil, j'eus une sensation bizarre. Ma tête savait ce qu'elle voulait dire mais c'était toute autre chose qui sortait de ma bouche. Mon chat me regardait d'un air étonné. Lui aussi avait remarqué. Je tentai de répéter en français : « God Morgon, hur mar du min katt ? ». Pour seule réponse, mon matou bondit hors de la cuisine. Je n'y comprenais rien de rien, je pensais en français et voilà que les mots sortaient dans une langue inconnue à mes oreilles. Je m'inquiétai, étais-je en train de faire un AVC ? Et comment je vais faire au travail ? Etant prof de langues au collège, cela pourrait me causer des soucis. Heureusement, lors de mes essais je constatai que je pouvais encore parler anglais et espagnol. Peut-être ne serait-ce pas une si mauvaise chose de ne plus pouvoir parler français à l'école, tant que je continuai à le comprendre.

Je finis mon petit-déjeuner, m'apprêtai et pris la route. Je me surpris à chanter des chansons françaises en ... je ne sais quelle langue. La traduction se fit en simultanée, j'étais devenue interprète du jour au lendemain. Je découvris des sons improbables sortir de ma bouche. Je décidai de passer aux chansons anglophones pour ne pas devenir complètement folle.

Une fois ma voiture sur le parking, je pris mes affaires et entrai dans l'école. J'avais pour habitude de ne pas trop m'attarder, je saluai mes collègues de la main et je filai en classe. Les élèves arrivèrent, heureusement la journée commençait avec les troisièmes. Nous échangeâmes sur la thématique du réchauffement climatique, le tout strictement en anglais. Je les comprenais toujours lorsqu'ils parlaient entre eux en français. Quel soulagement car avec eux, il valait mieux être aux aguets. Les deux heures passèrent plutôt rapidement et il était déjà l'heure de partir en pause.

Plongée dans la correction des rédactions du matin, Aron vint s'asseoir à côté de moi. Il s'agissait du viking de l'école, au sens propre. Un grand blond aux yeux bleus, avec de longs cheveux attachés en demi-chignon, il était aussi plutôt bien bâti. Il enseignait également l'anglais pour d'autres classes. Nous ne nous parlions pas souvent en général. Aujourd'hui, je sentis son regard se poser sur moi. Je levai les yeux et lui dis bonjour en anglais. Il me répondit en français et me demanda mes plans pour les prochaines vacances. En général, nous nous parlons en français pour les choses personnelles. J'eus l'intuition de lui parler « en français », là encore des mots étranges sortirent de ma bouche. Son visage s'illumina. Il... Il me comprenait ! Avec beaucoup de hâte, je lui expliquai que depuis ce matin, je pensais en français mais, pour une raison que j'ignorais, les mots sortaient de ma bouche en

- Svenska. Du talar svenska ! me disait-il avec enthousiasme.

Son visage s'assombrit car il comprit que je ne saisisais pas ce qu'il me disait. Il me répéta en anglais que je parlais, semblait-il, suédois. Sa langue maternelle ! Pourquoi ne comprenais-je pas la langue que je semblais avoir la capacité de parler ? Il prit un bout de papier et écrivit quelques mots, lorsque je les vis, une chose étrange se produisit. J'étais incapable de les lire mais mon cerveau me donnait la perception du sens. Aron regarda l'heure et me dit devoir y aller. Il me donna rendez-vous à la fin des cours dans la médiathèque au bout de la rue. Il avait déjà quitté les lieux avant que je puisse répondre quoique ce soit.

La journée passa relativement vite et je pus tenir mes cours entièrement en anglais ou en espagnol. Evidemment, les élèves râlaient un peu mais ils ne se doutaient de rien. Je possédais encore la capacité d'écrire en français. Je le découvris avec un grand soulagement lorsque je dus improviser une liste de vocabulaire pour le cours des sixièmes.

Arrivée à la bibliothèque, Aron était déjà installé à une table. Il avait une dizaine de livres autour de lui. Sans me dire un mot, il m'invita à m'asseoir à ses côtés. Je découvris des

livres sur la mythologie nordique, sur les neurosciences et d'autres ouvrages sur des légendes du monde entier. J'osais lui demander si on ne pouvait pas utiliser internet pour nos recherches. Peut-être qu'il existait d'autres cas similaires. Il me toisa comme si j'avais invoqué un démon. OK... Pas de recherches internet alors... Je me plongeai dans un livre de mythologie nordique dont j'ignorais absolument tout, hormis ce que les films Marvel avaient pu distiller dans ma petite tête.

Au bout d'une heure, on nous informa que la bibliothèque fermait ses portes. Nous empruntâmes quatre livres. Lorsque nous sortîmes du bâtiment, Aron m'invita à dîner. Après un moment d'hésitation, j'acceptai. Une fois attablés au resto du coin, il me dit que je pouvais parler en « français », qu'il comprenait le suédois de toute façon. Étrangement, je ressentais de la fatigue à parler en anglais ou en espagnol alors que lorsque je laissais sortir le suédois, aucun problème. Le spectacle devait être étonnant pour les gens alentours : une fille parlant suédois et un homme, Suédois en apparence, lui répondant en français ou en anglais.

Nous fîmes connaissance, il venait de Lyksele, il avait quitté la Suède car il ne supportait plus les hivers rigoureux et aspirait à la chaleur du sud de la France. Je connaissais très bien ce sentiment, je lui avouai avoir quitté ma Belgique pour les mêmes raisons. Je passai une bonne soirée. Le repas était excellent et j'étais en plutôt bonne compagnie finalement. Après avoir savouré un authentique tiramisu, nous repartîmes chacun chez soi. Mon chat Loki continuait à me snober et je plongeai dans mon lit en priant que toute cette bizarrerie ait disparu au lendemain.

Mon chat me réveilla au petit matin, l'envie de croquettes étant plus forte que de supporter une humaine ayant perdu la tête. Je lui dis bonjour... toujours en suédois. Au moins la langue était la même, pensai-je pour me rassurer.

A peine arrivée à l'école, Aron me pressa dans la salle de pause pour me partager une idée. Il y aurait pensé toute la nuit. Il parlait très vite, il était nerveux et enthousiaste à la fois. Si j'avais bien compris, il pensait que c'était le souvenir de mes ancêtres, qui se révélait dans une partie de mon cerveau. Je lui répondis que j'étais belge de génération en génération. Je venais de finir mon arbre généalogique, tous mes ancêtres étaient flamands et j'étais remontée jusqu'en 1742. Il ne se démonta pas : « Passe un test ADN et tu verras bien ! ».

Les cours une fois finis, j'effectuai des recherches internet. Je ne trouvai aucun cas similaire au mien, aucune légende, aucun sort. Rien. Je vivais une véritable énigme. Par dépit, je cédai et me renseignai sur les tests ADN. Je commandai un kit.

Les jours passèrent, je reçus mon colis et renvoyai mon échantillon d'ADN le jour même. Aron m'avait donné son numéro de téléphone pour que nous puissions communiquer des possibles découvertes ou idées qui nous venaient. Lors de nos retrouvailles à la bibliothèque, nous y passions tous les soirs une petite demi-heure, il me partageait sa culture, les légendes de son pays, sa philosophie. Son pays lui manquait. Il vibrait quand il en parlait. Il m'avoua également être heureux d'entendre parler sa langue maternelle. J'avais qu'un regret, ne pas la comprendre lorsqu'il l'utilisait...

Deux longues semaines passèrent et enfin, enfin les résultats tombèrent. Sur l'application, les chiffres étaient clairs : 47.4% Scandinave, 23% nord-européenne, et ensuite un peu Espagnole et Grecque. Aron avait raison, j'avais des origines scandinaves ! Cela n'expliquait rien mais étrangement, cela faisait sens.

Lorsque j'appris la nouvelle à mon collègue, il m'invita à nouveau au restaurant. Chinois cette fois-ci. Il avait effectué des recherches sur les mouvements de migration. Il y aurait eu des invasions Viking dans le nord de l'Europe pendant trois siècles entre le 8^e et 11^e siècle mais il y avait aussi eu des mouvements de population, massifs, lors des grands froids. Notamment au 17^e siècle, énormément de Suédois seraient partis vivre en Flandres. Pour avoir un pourcentage encore aussi élevé dans mon ADN, cela voulait dire que mes ancêtres étaient restés entre eux, dans leurs clans de Suédois.

- Ok, lui répondis-je. Super, j'ai des origines suédoises. Toutefois, cela n'explique pas mon problème. Pourquoi je pense encore en français ? Pourquoi je ne te comprends pas lorsque tu parles suédois ?
- Peut-être que tu analyses trop. Essaie de lâcher la bride. Tu parles déjà trois langues, et tu m'as dit avoir étudié l'allemand et le néerlandais durant tes études en Belgique. Finalement, tu as surement les bases pour parler suédois. Cela reste assez proche.

Je restais perplexe. Nous changeâmes de conversation pour justement « lâcher la bride » comme il l'avait si bien dit. Il me redemanda ce que je faisais pour les vacances. Avec toute cette histoire, je n'avais absolument rien organisé. De son côté, Aron allait justement repartir en Suède pour les vacances, il allait voir son pote à Malmö et il avait hâte de retrouver sa terre natale. Tout en me racontant cela, il se figea et, comme s'il avait eu une idée, il s'illumina.

- Tu vas me prendre pour un fou, on se connaît à peine mais... et si tu venais avec moi ?
- (Je manquai de m'étouffer avec mon canard laqué) är det på riktigt? – qui voulait dire : « tu es sérieux ? ».
- Très sérieux même ! Tu prends une chambre dans un hôtel, un billet d'avion et je m'occupe du reste. Je connais très bien cette ville, il n'y fait pas trop froid en ce moment, car elle est au bord de la mer et plus au sud. Tu parles déjà suédois et anglais.
- Je le parle certes mais je ne le comprends pas !
- Peut-être qu'avec quelques verres d'alcool et en total immersion, tu le comprendras ?

Emmitouflée dans ma plus grosse doudoune, je sortis de l'avion. Il ne faisait pas extrêmement froid en effet, juste 2 degrés. Certes j'ai connu le même genre de froid en Belgique mais pas en avril. Aron me tint la porte du taxi. Tout le long du trajet je n'eus de cesse de me penser dingue d'avoir acceptée. Les yeux rivés sur le paysage, je découvris que finalement les bâtiments de Malmö ressemblaient aux immeubles belges de mon enfance : des briques rouges ou des buildings faits de verre et d'acier. Seuls les panneaux trahissaient le pays. L'ami d'enfance de mon collègue devait arriver deux jours après, Aron en profita pour me faire une visite rapide du centre-ville. Le ciel gris nous gratifiait de sa présence. Presqu'un retour au bercail... Il ne manquait que la pluie.

Pour notre deuxième soirée ensemble, il me fit découvrir Malmö by night. Même dans un bar à cocktails, je découvris des Suédois encore dans l'instant présent. Pas de téléphone sur les tables, la culture du fika était bien là. Prendre le temps de se retrouver, savourer des moments entre proches. Je retrouvai ces instants chaleureux dans un climat froid. Les mêmes instants qui m'étaient plutôt familiers et qui me manquaient de la Belgique.

Après avoir passé une très bonne soirée à danser, boire et parler, Aron me raccompagna à mon hôtel. Alors que je m'apprêtais à passer le pas de la porte, il me retint doucement par le bras. Ses lèvres se posèrent sur les miennes et il m'embrassa passionnément. Ce n'étaient pas des papillons dans le ventre que je ressentais, plutôt le dieu Odin qui remodelait la Terre dans tous ses éléments. Tout me tournait. Au moment de lui souhaiter de passer une bonne nuit. Je découvris que je parlais à nouveau ...français. Je marquai un temps d'arrêt. Mon collègue sourit et me prit dans ses bras, visiblement heureux pour moi.

Je passai le restant de la semaine à découvrir les alentours de Malmö grâce à mes deux acolytes qui étaient heureux de partager leur culture. Nous fîmes une escapade à Lomma, une petite ville proche de Malmö qui se révéla typiquement suédoise. Toujours au bord de la mer, des petites maisons colorées rouges, jaunes, roses ou blanches. Des toits bien pointus, pas encore de grandes forêts mais beaucoup de verdure. C'était très charmant. Ils me parlèrent de leur ville natale qui, elle, était très différente. De grandes forêts, des lacs, beaucoup de neige et de glace,

des aurores boréales, des bains dans l'eau glacée et des séances de sauna. Le voyage arrivait à sa fin alors que j'en redemandais.

A présent revenus en France, nous sortons toujours ensemble. Lorsque nos proches nous demandent de parler de notre rencontre, Aron s'amuse à dire que nos ancêtres ont joué les entremetteurs. De mon côté, je me demande s'il n'aurait pas invoqué Frigg, la déesse de l'amour, pour me jeter un sort et provoquer le destin. En attendant, me voici en train d'apprendre le suédois. Finalement, cette langue me manque...

L'AVENTURE DU DÉCHIFFRAGE DU LINÉAIRE B

✍ Florent Desserre

Il avait dit cela le plus sérieusement du monde mais je ne savais qu'en penser !

J'écoutais depuis un moment l'interview de Michael Ventris à la BBC. J'étais installé dans mon fauteuil et je prenais des notes sur l'avancement de ses recherches qu'il exposait au journaliste qui l'interrogeait, lorsqu'il prononça une phrase qui me stupéfia.

Le linéaire B, cette écriture antique découverte dans les ruines du temple de Knossos sur des tablettes d'argile cuites il y a des siècles à l'occasion d'un incendie, n'était pas une écriture étrusque, ni l'écriture d'une langue perdue de la civilisation minoenne comme tous le pensaient jusqu'alors. J'en étais moi-même persuadé. C'était du grec ancien, un grec archaïque dont l'écriture ne ressemble en rien à l'écriture grecque qui est encore utilisée de nos jours. Quel méli-mélo de langues et d'écritures...

Cela faisait sept ans que j'ai commencé à étudier cette écriture ancienne. Après mes études de philologie à Cambridge, j'ai été employé pendant la seconde guerre mondiale par les services secrets de la marine britannique pour déchiffrer des messages échangés par les armées italiennes. Puis, en 1945, j'ai pu reprendre mes recherches de philologie et je me suis penché sur le linéaire B. Comme tous les spécialistes, j'étais persuadé de chercher à déchiffrer une langue parlée en Crète il y a trois à quatre millénaires et disparue depuis.

L'histoire du linéaire B avait commencé par la mise à jour des ruines de Knossos par l'homme d'affaires et archéologue Heinrich Schliemann. Déjà découvreur des ruines de Troie et de Mycènes, Schliemann a également fait des fouilles pour révéler le palais de Knossos, en Crète, peu avant sa mort. Un autre archéologue, Arthur Evans a acheté le site du palais en 1900 pour y faire des fouilles. Evans est surtout connu du grand public pour avoir fait des restaurations controversées du palais de Knossos. Il a peint et décoré des murs et colonnes restaurés avec des couleurs criardes, provoquant des débats sans fin entre spécialistes de la Grèce antique sur la fidélité des reconstitutions et des débats entre les visiteurs du site sur le bon ou mauvais goût de cette décoration inhabituelle. Mais au cours des fouilles, Evans a également découvert un coffre partiellement brûlé contenant des tablettes d'argile, gravées il y a plusieurs millénaires. Alors que le feu est habituellement destructeur, il peut être, pour les archéologues, un allié précieux. Les tablettes d'argile cuites résistent aux siècles sans être altérées et offrent une passerelle entre une civilisation disparue et des chercheurs contemporains. Elles peuvent parfois nous raconter des histoires à des siècles d'intervalle, comme l'Iliade, l'Odyssée ou l'épopée de Gilgamesh. Mais la plupart, et les plus anciennes notamment, contiennent des édits royaux ou des lois, ou bien encore étaient utilisées pour comptabiliser des objets, des animaux, des biens. Pour pouvoir lire ces tablettes par-delà les siècles, les archéologues contemporains doivent connaître et déchiffrer la langue qui est transcrite sur ces supports figés dans le temps. Or le coffre brûlé de Knossos contenait des fragments de tablettes gravées, selon trois écritures, toutes inconnues. L'une des écritures était de type hiéroglyphique, les deux autres étaient proches, basées toutes deux sur des symboles variés, figures géométriques, variations autour de haches, de croix ou de couronnes stylisées. Elles ont été appelées Linéaire A et linéaire B. Aucune de ces trois écritures n'était connue ou ne ressemblait à une écriture connue.

Pour pouvoir interpréter ses messages laissés par de lointains ancêtres et figés dans l'argile cuit, les archéologues et philologues allaient devoir s'appliquer à déchiffrer ces langues inconnues. Michael Ventris, moi-même, comme tant d'autres marchions dans les pas de Champollion qui

avait déchiffré les hiéroglyphes égyptiens, plus d'un siècle plus tôt, dans une aventure intellectuelle complexe et passionnante.

En 1799, des membres de l'expédition de Napoléon en Egypte ont découvert à Rosette une pierre gravée à l'occasion de travaux de fortification. Cette pierre contenait trois types d'écritures : alphabet grec, égyptien démotique et hiéroglyphes égyptiens. La lecture des écritures grecque et d'égyptien démotique a permis rapidement de supposer que le texte gravé dans la pierre était un décret royal promulgué par l'un des pharaons de la lignée des Ptolémée, identiquement traduit dans les trois écritures. Il devait donc contenir la clé de lecture de l'écriture hiéroglyphique, une écriture très connue, gravée dans de nombreux temples et tombeaux de la vallée du Nil, mais que personne n'avait pu interpréter, tant elle était différente de toutes les écritures déjà déchiffrées.

Un mathématicien, Thomas Young, a pu, par des recherches purement mathématiques, en particulier des analyses d'occurrence de mots, interpréter quelques règles de grammaire et la prononciation de quelques hiéroglyphes. Ces travaux ont été repris par Champollion. Ce dernier connaissait le copte, un dialecte écrit dans une écriture mélangeant caractères grecs et égyptien démotique. S'appuyant sur les travaux de Young et grâce à ses connaissances du copte, il a pu interpréter certains hiéroglyphes représentant des phonèmes de cette langue, puis est parvenu progressivement à déchiffrer l'écriture hiéroglyphique égyptienne.

Une autre source d'inspiration a été le déchiffrement des écritures cunéiformes. Ces écritures d'origine mésopotamienne sont les plus anciennes traces d'écritures trouvées à ce jour et datent de plus de cinq millénaires. En forme de clou, les caractères sont écrits dans l'argile à l'aide d'un bout de roseau biseauté ou gravées dans la pierre. Oubliées pendant des siècles, elles ont intéressé les philologues, qui se sont appuyés sur les méthodes employées pour déchiffrer les hiéroglyphes : comptabilisation des caractères et de leur fréquence, recherche de textes multilingues, analyse de quelques mots plus facilement identifiables, des noms de rois, des titres royaux, des noms de villes. Plusieurs scientifiques ont supposé que des tablettes trouvées dans les ruines de l'ancienne Persépolis étaient écrites en vieux perse. En creusant cette hypothèse, ils sont arrivés à déchiffrer plusieurs des inscriptions. Mais plusieurs langues étant écrites en caractères cunéiformes, ce déchiffrement n'était que partiel. Heureusement, certains supports bilingues et trilingues ont facilité le déchiffrement des différentes langues mésopotamiennes qui utilisaient ces caractères. En particulier, une roche taillée en bordure d'une route antique près de la ville de Behistun a permis de déchiffrer l'une des langues qui a laissé le plus d'écrits, l'akkadien, et qui était notamment la langue dans laquelle a été retrouvé le premier récit épique, l'épopée de Gilgamesh. Cette roche magistrale de plus de vingt mètres était gravée d'un bas-relief représentant le roi Darius et de trois langues écrites en cunéiformes, dont l'une en vieux perse et l'autre en akkadien. Comme une pierre de Rosette, cette inscription a permis de découvrir de nouvelles langues antiques. D'autres documents bilingues, écrits dans des caractères cunéiformes ont ensuite permis de déchiffrer la plus ancienne langue écrite, le Sumérien. Ainsi, de fil en aiguille, les assyriologues, archéologues spécialistes de la Mésopotamie ont pu commencer à appréhender l'histoire et la vie quotidienne des états et villes-états de cette région, il y a plusieurs milliers d'années.

Comme la pierre de Rosette avait permis de déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens, comme la roche gravée de Behistun avait facilité la compréhension des différentes écritures cunéiformes, tous les scientifiques qui étudiaient la tablette trilingue retrouvée dans le coffre brûlé des ruines du palais de Knossos espèrent trouver une clé de déchiffrement des trois écritures qui la composent. Après sa découverte par Evans et au fil des ans, d'autres fouilles, dans les environs

de Knossos ou dans d'autres régions de Crète, ainsi que dans des îles voisines comme Pylos ont permis de trouver d'autres écrits en linéaires B, tablettes d'argile cuite, roches ou objets gravés. Nous supposons donc que cette écrite antique était celle d'une langue minoenne disparue, la langue du roi Minos, qui avait régné à Knossos.

La légende du roi Minos a traversé les siècles. Ce roi aurait érigé le palais de Knossos puis demandé à un architecte fameux, Dédale, de construire un labyrinthe pour y emprisonner le Minotaure, un monstre fabuleux au corps d'homme et à tête de taureau, enfant de son épouse et d'un taureau envoyé par Poséidon. La fuite de Dédale et de son fils Icare, en volant grâce à des ailes collées par de la cire, puis la chute d'Icare, qui se serait trop approché du soleil, faisant fondre la cire de ses ailes font partie de la mythologie grecque. Le combat de Thésée contre le Minotaure, sa sortie du labyrinthe grâce au fil confié par Ariane, fille de Minos et qu'il a pu dérouler pour conserver la trace de son parcours sont également très connus encore aujourd'hui.

Pendant un temps, plusieurs archéologues et philologues ont cherché à déterminer si le Linéaire B pouvait transcrire la langue grecque, mais ces recherches étant restées sans succès, l'hypothèse avait été abandonnée. Plusieurs éléments ne semblaient pas cohérents avec la langue grecque. En particulier, de nombreux mots, noms de personnes et de lieux grecs se prononcent avec un son « S » terminal. Paros, Sifnos, Ios, Menelas, Pâris, les exemples ne manquent pas. Or, les mots des écrits en linéaire B ne semblaient pas contenir cette lettre ou ces syllabes finales.

Compte tenu du nombre de signes de cette écriture, environ 90 identifiés au début des recherches, on a supposé que la langue devait être syllabique. Alice Kober, une professeure de lettres classiques a remarqué que certains mots présentaient des variantes. Elle a donc supposé que ces variations correspondaient à un même mot mais avec un genre ou un nombre différent. Elle a commencé à constituer un tableau où les signes partageant la même consonne étaient disposés sur les horizontales et ceux partageant une voyelle sur les verticales. A sa mort, le tableau contenait une dizaine de signes.

C'est sur cette base que s'est appuyé Michael Ventris pour ses recherches. Michael était sans doute un génie. Il a appris une dizaine de langues pendant son enfance et s'est passionné très tôt pour les langues anciennes et les écritures anciennes. C'est une conférence donnée par Arthur Evans à son école qui a façonné son destin. Fasciné par l'exposé d'Evans, il s'est lancé dans l'étude du linéaire B. Alors qu'il n'avait que 18 ans, il a commencé des correspondances avec les chercheurs les plus renommés qui travaillaient sur le sujet. Il a notamment essayé de poursuivre le travail d'Alice Kober et est parvenu à enrichir le tableau de classification des syllabes. Mais comme tous les philologues travaillant sur le sujet, il cherchait à identifier une langue inconnue.

Or, comme il l'a exposé dans l'interview à la BBC, Michael Ventris cherchait depuis longtemps à identifier des noms propres, qui étaient souvent des mots qui traversaient les siècles. En comparant des tablettes grecques et des tablettes crétoises, il a ainsi pu identifier des mots comme Knossos ou son port Amnisos. Il s'est rendu compte que l'écriture du linéaire B ne prenait pas en compte le S final si courant dans la langue grecque. Ainsi, l'hypothèse qui avait incité les chercheurs à abandonner le grec était fautive. Sur la base du tableau de classification des syllabes, il a pu progressivement commencer à traduire et reconnaître des mots semblables à des mots grecs. Il a rapidement acquis la conviction que le Linéaire B transcrivait un grec archaïque et a ainsi pu commencer à établir plusieurs traductions de textes.

A la fin de l'interview, je suis resté hébété de longues minutes. Mon travail engagé depuis sept ans était complètement chamboulé par cette nouvelle. Mais elle m'ouvrait de nouvelles perspectives de recherches. Moi, John Chadwick, j'allais contacter Michael Ventris, pour lui proposer une collaboration et nous pourrions ensemble poursuivre le déchiffrement du linéaire B.

Les écritures sont des supports de langues qui sont à la fois un mystère et une évidence, un mystère pour celui qui ne sait pas les déchiffrer et une évidence pour celui qui les lit couramment. Conçues pour raconter des histoires, figer des lois ou simplement faire des inventaires de produits de la vie quotidienne, elles peuvent parcourir les siècles lorsqu'elles sont conservées sur de l'argile cuite ou une pierre gravée. Leur sens se perd parfois, mais depuis plusieurs siècles, les hommes cherchent à les réinterpréter pour faire revivre ces langues et ces récits et pour essayer d'établir une passerelle entre un passé lointain et le présent. L'aventure intellectuelle du déchiffrement du Linéaire B a montré que cette passerelle pouvait être parfois plus courte qu'on ne l'imagine, rapprochant la langue grecque qui est encore parlée aujourd'hui de son écriture archaïque.

Dès le réveil, j'eus une sensation bizarre. Ma tête savait ce qu'elle voulait dire, mais c'était tout autre chose qui sortait de ma bouche.

- Get up, Sherlock. I need to make my bed.

Sherlock, mon chat au pelage noir et soyeux, me répondit et, à ma grande surprise, je le compris.

- I am a cat. I can sleep all day. My name is Arthur by the way, Sir Arthur Conan Doyle. Nice to meet you.

Sir Arthur Conan Doyle ? Jamais entendu parlé. Étais-je en train de rêver ? J'avais une conversation avec mon chat, en anglais ! Moi qui comprenais à peine ce que Mme Baylina, ma prof d'anglais, baragouinait en classe. Comment était-ce possible ?

Je poursuivis néanmoins la conversation.

- Sir Arthur Conan Doyle ? Are you an American actor ?

Sherlock, ou plutôt Arthur, se mit à rire.

- I am the spirit of Sir Arthur Conan Doyle, a British writer from the 19th century. I wrote about Sherlock Holmes.

Un écrivain du 19ème siècle réincarné en Sherlock ? Je devenais fou ! A ce moment-là, ma mère entra dans ma chambre.

- Gabriel, à qui parles-tu ? Il est l'heure de prendre ton petit déjeuner.

J'échangeai avec Sherlock un regard complice. Ses yeux d'un vert intense semblaient me demander de garder le secret.

Je me pinçai le bras car sûrement, tout cela était un rêve ?

-Aïe.

Ma mère, qui avait déjà tourné les talons, revint sur ses pas.

- Que t'arrive-t-il ?

Je soulevai la manche de mon pyjama. A l'endroit où je m'étais pincé, je vis la marque d'une griffure.

- Ce n'est rien maman. Sûrement Sherlock qui m'a griffé pendant la nuit.

Je quittai la chambre comme un zombie et longuai le couloir en faisant courir mes doigts sur le mur, comme pour ne pas perdre ce fil qui me raccrochait à une réalité fuyante.

Je me forçai à finir ma tartine et pris le chemin du collège avec la sensation désagréable d'avoir avalé des cailloux.

La matinée fut interminable. En sortant du cours de M. Soulier, ce dernier me saisit le bras et me dit :

- Gabriel, ça ne va pas ? Tu n'as pas joué aux jeux vidéo la nuit dernière, j'espère. Tu as l'air épuisé.

- Non Monsieur, j'ai mal dormi, c'est tout, mentis-je en évitant de croiser son regard.

- Ah, ce doit être à cause de la pleine lune, mon garçon. Et un vendredi 13 en plus, cela arrive très rarement ! Il ne manquerait plus que tu aies croisé un chat noir ce matin, ajouta-t-il en plaisantant.

Je souris poliment et m'éloignai en direction de la cantine.

La pleine lune, un vendredi 13 ? Un chat noir ? Je n'étais pas superstitieux mais là, cela faisait beaucoup de coïncidences étranges.

En débarrassant mon plateau, je ne me sentais toujours pas dans mon assiette. J'y avais d'ailleurs à peine touché.

En entrant dans la classe de Mme Baylina, je fus pris de vertige. Je me laissai tomber sur ma chaise et ce qu'il se passa ensuite accentua mon malaise. Je comprenais tout ce que disait Mme Baylina, et étais capable de répondre à toutes ses questions.

- Tu as pris des cours particuliers ? me demanda-t-elle à la fin du cours.

- Non, mais ma mère m'a aidé à réviser, répondis-je en ne déformant que légèrement la vérité. Je rentrai chez moi et m'enfermai dans ma chambre pour faire mes devoirs. Sherlock, qui était caché sous le lit, s'approcha de moi tranquillement, sa queue touffue balayant l'air au rythme de ses pas.

-Did you have a nice day, Gabriel ?

- Yes. No. I don't know. I'm so confused.

- Don't worry. You are not crazy. Strange things happen on Friday 13th, especially when there's a full moon.

Nous continuâmes notre conversation, chuchotant pour ne pas éveiller les soupçons de mes parents.

- A table ! cria mon père depuis le salon.

Je quittai Arthur / Sherlock avec regret. Il était devenu en quelques heures un ami, un confident. Pendant le repas, je vis ma mère me fixer d'un regard étrange. Se doutait-elle de quelque chose ? A la fin d'un repas où je n'avais fait que tourner mes petits pois dans le sens des aiguilles d'une montre, ma mère s'approcha de moi et me toucha le front.

- Tu as de la fièvre. Montre-moi ta griffure.

Une balafre enflée et d'un rouge écarlate marquait mon bras droit d'une triple virgule.

- Nous irons à la pharmacie demain matin avant tes cours, dit mon père.

Je m'écroulai sur mon lit et n'ouvris un œil que lorsque mon père toqua à ma porte le lendemain matin.

Revigoré par une bonne nuit de sommeil, j'avalai mon petit déjeuner et passai dans ma chambre récupérer mon cartable.

Sherlock était étalé de tout son long sur mon duvet décoré de fusées et de planètes.

- Good bye ! murmurai-je à son oreille.

Mais Sherlock m'ignora, s'étirant et se mettant en boule comme pour mettre fin à une conversation qui n'avait même pas commencé. A la lueur de cette matinée ensoleillée toute cette histoire me paraissait absurde. Et pourtant, je n'avais pas pu inventer tout cela.

A la récréation du matin je tentai prudemment de me confier à Jules, mon copain depuis le CE2.

- Tu crois en la réincarnation ? J'ai l'impression que mon chat est... différent.

- Tu hallucines, Gabriel. Ce doit être la fièvre, me rétorqua-t-il sans méchanceté.

Des hallucinations ? Jules avait peut-être raison. Je me rendis au CDI et fis quelques recherches sur Google.

Sur le chemin du retour je cherchai du regard le moindre recoin familier, les choses rassurantes de mon quotidien banal. Ici, le portail rouillé de Théo qui s'ouvrait sur un bout de jardin envahi par du chèvrefeuille qui serpentait et s'enroulait au pied du figuier dont les fruits tapissaient les herbes folles. Là, ce platane, dont le tronc était griffé de lettres et de cœurs, portant les cicatrices d'amours adolescents éphémères. Un peu plus loin, dissimulé par des haies si épaisses que même Sherlock n'aurait pu s'y faufiler, je savais que Jaspard attendait. Il m'accueillerait, comme toujours, avec un petit jappement frénétique et amical. Mais en approchant de la maison de Jaspard, un silence pesant me mit mal à l'aise.

Soudain, un monstre noir et polymorphe surgit d'un arbre, couvrant les alentours d'une pénombre mouvante. Son rythme effréné semblait faire écho aux battements accélérés de mon cœur. Ses cris stridents aux notes hystériques avaient un avant-goût moqueur de ce qui m'attendait, peut-être ? Le monstre s'engouffra dans un hêtre qui l'avalait comme un trou noir, et le silence s'imposa à nouveau un instant. Puis le monstre reprit son envol et s'éloigna dans une chorégraphie improvisée majestueuse. Le nez en l'air, j'étais arrivé sans m'en apercevoir devant

la maison de Jaspard et sursautai quand il me salua d'un jappement plus incisif qu'à l'accoutumée.

J'arrivai chez moi confus et désorienté. Mes pensées se bousculaient comme ces nuées d'étourneaux, se croisant et se frôlant dans un mouvement perpétuel. Avais-je été victime d'hallucinations causées par l'infection de la griffure de Sherlock ? Mais alors, comment expliquer que l'objet de mes hallucinations, Sir Arthur Conan Doyle, m'était inconnu il y a quelques jours encore ?

Je m'assis à table pour goûter, sans grand appétit et l'esprit chamboulé. Mon père était installé à côté de moi, ses copies marquées de rouge jonchaient la table du salon. Je mâchouillais mes gâteaux d'un air absent lorsque mon regard se porta sur une copie différente des autres. Je reconnus aussitôt l'écriture de mon frère et commençai à lire.

« Pourquoi notre chat s'appelle Sherlock ? Je m'appelle Léo et j'ai huit ans. Depuis plusieurs années, mon grand frère et moi réclamions un animal de compagnie, un chat. Mon père répétait à chaque fois « nul besoin de s'appeler Sherlock Holmes pour comprendre qu'un chat ne peut pas vivre en appartement ». Sherlock Holmes est un personnage de fiction inventé par Sir Arthur Conan Doyle, un écrivain britannique du 19^e siècle. Sherlock Holmes est un détective qui utilise le pouvoir de déduction et la logique pour résoudre les mystères et trouver le coupable. Alors quand, après avoir déménagé, nous avons enfin eu un chat, nous l'avons appelé Sherlock. Elementary, my dear Watson ».

Des bribes de conversation me revinrent alors en mémoire. Plongé dans ma BD, je pensais n'avoir rien écouté de ces échanges au sujet de Sherlock et du devoir de Léo. Mais si, en réalité, une partie de mon cerveau avait enregistré ces informations à mon insu ?

Tout devenait plus clair.

Je m'affalai sur le canapé, soulagé, mais un peu déçu quand même que tant de coïncidences extraordinaires n'avaient en réalité rien de surnaturel. Sherlock bondit sur le canapé et se frotta contre moi, puis s'assit et me fixa d'un regard à la fois doux et malicieux. Il me sembla même qu'il me fit un clin d'œil. Encore le fruit de mon imagination ? Sherlock posa sa tête sur mon bras, cachant la griffure dont la croûte avait pris la forme d'un croissant de lune. Je glissai mes doigts dans sa fourrure si douce et le sentis ronronner doucement. Une chaleur réconfortante se logea au creux de mon ventre. Nous restâmes ainsi un long moment, en silence. La tendresse parle son propre langage.

- Bonjour mes chéris. Vous avez passé une bonne journée ? demanda ma mère en rentrant. Tu as l'air d'aller mieux, ajouta-t-elle en m'embrassant le front.

- Yes, I good.

- Bon, on va commencer par travailler l'anglais.

- Miaou, confirma mon ami félin.

Elementary, my dear Sherlock !

LA MORT EN CAUCHEMAR

 *Jean-Pierre Joseph*

Dès mon réveil, j'eus une sensation bizarre. Ma tête savait ce qu'elle voulait dire mais c'était toute autre chose qui sortait de ma bouche. Je voulais appeler au secours, mais je me surprénais à chanter « It's all right mama » et « un tibo deux tibo trois tibo doudou... »

L'explosion avait été d'une telle violence que l'immeuble avait volé en éclats projetant des débris à cent mètres à la ronde. Des dizaines de cadavres visibles jonchaient le sol, pris dans des gravats de béton. Pour ma part j'étais immobilisé comme paralysé, mes deux bras en croix, prisonnier de deux gros blocs de pierre et tout mon corps enseveli sous des amas encore fumants. J'essayais en vain de bouger, ez nuen minik izan, mais je n'avais pas mal.

Soudain la silhouette d'un pompier un bomber entra dans mon champ de vision.

- Monsieur, monsieur si vous m'entendez clignez des yeux, begiak klisk egin.
- Mais je peux même vous répondre. Je suis bloqué estoy astacado, mais à priori tout va bien, ez nuen minik izan. I don't hurt anywhere, je n'ai mal nulle part.
- Vous êtes étranger ? Ok, surtout ne bougez pas, on va vous sortir de là ; Euh comment dit-on ça en anglais ? ... Don't move ; we're going to get you out of there.
Mais pourquoi me parle-t-il en anglais ? Bon je lui dis tout de même :
- Prenez votre temps, take your time, il y a peut-être d'autres gens à sauver en urgence, There may be other people to save urgently.
- Ah vous, vous êtes un brave. Je reviens le plus tôt possible...Coming back asap.

La silhouette disparut, et le temps a passé : des secondes, des minutes, des heures, puis l'obscurité naissante et la nuit. Le lendemain de bonne heure et de bonne humeur je fus réveillé par un engin genre pelleuse, qui après quelques tentatives réussit à dégager mon bras drech bras droit. Ah quel soulagement. Idem pour le bras gauche braç esquerre et pour tout le reste. C'était donc ça la résurrection, la resurekto !

Deux secouristes au décolleté encourageant m'aidèrent à me mettre sur pied non sans difficultés. Mais à peine debout, je ne pus m'empêcher de les serrer dans mes bras encore endoloris, tellement fort qu'elles se sont mises à geindre de plaisir : « hum hum muy bien muy bien ». Le bonheur était trop grand. La felicitat era trop grande.

Tout de suite je me suis mis à m'inquiéter du sort de mes proches voisins de palier. Et Dieu merci, ils s'en sont tirés comme moi : notre heure n'avait pas sonné, et les anjos nous avaient protégés.

L'un d'eux appliquant le présent de narration, me conduisit au centre d'accueil et de secours ; là un expert constitue mon dossier qui me permettra de retrouver un appartement et de percevoir toutes les primes d'assurance afin de sortir la tête hors de l'eau.

Etant célibataire je n'avais pas à m'inquiéter du sort de ma famille qui vit loin d'ici.

J'ai repris mon travail tant bien que mal. J'ai surtout repris goût à la vie.

Et aujourd'hui la vie continue, vita pergit ; je suis devenu un semeur de l'amour de Dieu jumalan rakkhaus, quel que soit le nom qu'on lui donne. Je chante dans les rues et je donne du plaisir aux gens. Les principes en sont simples :

- Le sourire somriure en permanence quand je les croise
- Un mot gentil en prenant de leurs nouvelles et celles de leur famille.
- Être à leur écoute, les réconforter par des mots encourageants : « que tout va finir par s'arranger »

Quand les gens me renvoient un sourire somriure c'est que j'ai gagné.

Et le temps passe inexorablement, mais trop vite. Chronos n'est jamais fatigué. Un expert astronome m'avait raconté qu'en une seule seconde nous avons bougé de deux cents :mètres dans l'espace emkhathini.

Parfois le soir après une journée épuisante, affalé dans le canapé et attendant que le marchand de sable toque à ma porte, je me laisse gagné par mes souvenirs, et je resasse les temps passés, ama-tenses adlule :

Une enfance, une adolescence et une jeunesse heureuse entouré de ma famille, de mes parents, mon frère ma sœur, mes nombreux oncles et tantes, cousins et cousines, ohne all die freunde zu vergessen, sans oublier tous les amis.

Le collège, le lycée où je rencontre en vaazhkkaiyn kaadal, l'amour de ma vie. Après maints aléas je finis par décrocher le précieux parchemin du Bac. Je connaissais les souffrances et les sacrifices d'une longue carrière au service du Pays ; mais aussi les récompenses des décorations et des joies partagées.

Le sommeil commençait à me gagner ; j'allais me mettre au lit quand j'entends frapper à la porte. A cette heure tardive : qui cela pouvait-il bien être ? Il faut absolument que je mette un judas à ma porte. Et l'ouvrant délicatement je tombe nez à nez avec enn zom ek barb un monsieur barbu ; mais ce n'était pas le père Noël car sa main droite tenait une faux.

- Good evening sir, I come to apologise. Bona vespera, Bonsoir monsieur, veni ut veniam petam, je viens m'excuser. A few years ago we had an appointment, Il y a quelques années nous avons rendez-vous when the building exploded quand l'immeuble a explosé, and I couldn't come prevented by other obligations, et je n'ai pas pu venir, empêché par d'autres obligations. I wanted to know if you would be available soon Je voulais savoir si vous seriez bientôt disponible.
- Vous êtes tout excusé mais cela n'est pas de notre ressort that is not our responsibility. C'est Dieu qui décide du bon moment.
- Vous êtes un homme sage a wise man. Bon je repasserai plus tard car vous vivrez longtemps. Au revoir et dormez bien. Arrivederci et bene dormi.

La vision disparut dans un halo de brouillard.

Retrouvant mon lit, l'esprit un peu déboussolé, j'eus du mal à m'endormir cette nuit.

Le lendemain mon copain de régiment me téléphone sur les coups de midi pour prendre de mes nouvelles. Je lui raconte la mia disavventura ma mésaventure. Il part d'un grand éclat de rire me disant qu'il faut que je freine sur le pastaga, alors que je suis allergique à l'anis. Il me fait part du décès de quelques amis qui nous ont quittés récemment et nous décidons de nous retrouver un de ces quatre, autour d'un bon repas bien arrosé, enn bon manze avek boukou delo.

Je vais ouvrir mon armoire à provisions pour voir ce que je pourrais me mettre sous la dent quand le téléphone grésille de nouveau. Cette fois-ci c'est la police :

- Bonjour monsieur, excusez le dérangement une fois, mais il faudrait passer au commissariat cet après-midi. On a trouvé le cadavre d'enn zom ek barb, d'un barbu pas loin de chez vous, et des témoins affirment qu'ils vous ont vu discuter avec lui sur le pas de votre porte sur les coups de vingt-deux heures. Et vous seriez la dernière personne à l'avoir vu vivant.
- Ok ça tombe bien je n'avais rien d'important, mais ce que j'ai à vous dire va vous surprendre, vous n'allez pas me croire.
- Ah oui mais ça c'est à nous de juger
- Alors à tout à l'heure

- On vous attend. We are waiting for you

Sitôt dit sitôt fait, je m'enfile un petit sandwich vite fait sur le gazon. Une douche rapide ; on ne sait jamais avec les kurabaitaka na veitauri, palpations surprises : turn around, pull down your panties ; jean baskets chemise pull caban. Et me voici au commissariat où, il faut le reconnaître, je suis accueilli avec beaucoup d'égard.

Le commissaire un homme un peu british et style Hercule Poirot, la démarche chaloupée me fait entrer dans son bureau, me désigne un siège et attaque tout de go :

- Alors comme cela c'est vous qui avez vu en dernier le cadavre du zom ek barb, du barbu qu'on a retrouvé à quelques mètres de votre domicile !
- Monsieur le commissaire vous n'allez pas me croire mais je vous assure que l'individu a disparu comme par magie dans un halo de brouillard.
- Et c'est par magie aussi qu'il a été assassiné près de chez vous environ une heure après. D'ailleurs vous allez pouvoir admirer votre chef d'œuvre. Il est allongé à la morgue. Suivez-moi s'il vous plaît. Follow me please !

Juste à ce moment, un jeune policier fait irruption dans le bureau :

- Patron, patron le cadavre a disparu dans un brouillard....
- Ah, alors vous me croyez maintenant ?
- Oui, oui, allez dégagez ! Vous êtes libre et que je ne vous revois plus.
Sans demander mon reste je m'éclipse le plus rapidement possible. Je ne sais pas ce qui s'est passé par la suite ; et nolo scire, et je ne veux pas le savoir.

Rentrant chez moi, je trouve une enveloppe glissée sous ma porte ; je m'empresse de l'ouvrir et horreur et putréfaction c'était la photo de mon barbu, foto mo zom avek barb.

Ma première réaction est de retourner au commissariat leur apporter la photo ; réflexion aidant je me dis que cela peut très bien attendre le lendemain.

Je passe ma soirée à passer un coup de fil à toute ma famille pour me rassurer que tout va bien de leur côté. Puis rassuré et épuisé, je m'affale dans mon lit tout habillé, et sombre dans une torpeur indescriptible, sous des blocs de bétons.

Le réveil est pénible, j'ai du mal à émerger. Tant bien que mal je réussis à m'extirper de mon lit et à gagner la salle de bain. Je me mets sous la douche, encore tout habillé. L'eau froide me fait du bien et me ressuscite pour de bon, la rezireksyon pour bon.

Et voilà que mon portable se met à résonner : «one two three o'clock rock... »

- Allo wem habe ich die ehre ? Who do I have the honor ? A quien tengo el honor ?
- Vous parlez français ? C'est pour une enquête, êtes-vous satisfait de votre mutuelle ?
- Moi n'a pas compris vous quoi dire. Moi n'a pas moutoullèle, moi jamais malade.
- Ah alors vous avez un secret de longévité...
- Ya ya moi la sacré, très sacré. Danke schön ! Ciao Bella !

Et je raccroche.

Une fois requinqué et des habits secs, je me fais chauffer un café fort, et rouvre l'enveloppe reçu la veille ;

A la place de la photo une feuille blanche prazam list. Je suis pris de convulsions mon bras gauche est secoué violemment et j'entends une voix qui me dit : « Monsieur, monsieur réveillez-vous istaqiz, je suis l'infirmière de service, je dois vous faire une piqure pour vous détendre,

vous revenez de loin, le docteur viendra vous voir en fin de matinée. Ça va aller, allez donnez-moi votre bras, voilà, voilà fagy fagy ne bougez plus. »

Je sombre dans une torpeur. J'ai l'impression d'avoir dormi des heures quand le docteur se pointe avec un grand sourire aux lèvres.

« Alors c'est vous le grand rescapé surviventi, voyons voir. »

Il commence à me palper de partout ; lève un bras puis l'autre, une jambe puis l'autre.

« Si je vous fais mal vous me le dites... Bon va tutto bene, tout va bien On va vous garder 3 jours en observation pour assurer le coup, et s'il n'y a pas de complications, on vous rend votre liberté svoboda. »

J'étais tellement bien parmi tous ses anges que je serais bien resté plus longtemps. C'était l'anti-chambre du paradis. Mais achtung la bouffe. Il y a certainement melhor mieux.

Je réalise qu'il m'est arrivé quelque chose de très grave, et que j'aurais pu y laisser ma peau. Mais Dieu n'a pas voulu de moi, trop impur encore ; Il m'arrive alors des idées biscornues : je vais peut-être rentrer au carmel pour le restant de mes jours ; ou alors me trouver une place dans un asile d'aliénés. Le repos éternel, repos éternel quoi !

Enfin le grand jour arrive : « - Monsieur, vous avez quelqu'un qui peut venir vous chercher ?

Oui mon ange gardien guardian angel.

– Je veux dire quelqu'un de physique, de réel.

– Tiens il est déjà là, entrez Seigneur

– Mais il n'y a personne

– Ah, vos yeux de mécréant ne peuvent pas le voir, ou alors il vous aveugle...

Je finis de m'habiller, enfiler mes pataugas, et me voilà prenant la poudre d'escampette avec un grand calme, souriant à tout le monde.

Un taxi m'attend à la sortie, et là je reconnais mon ami qui s'empresse de sauter dans mes bras :

« Chéré vin diou... tu nous as fait une sacrée peur, quel bonheur de te retrouver. Ouat i'm chi ? »

- M'chi fil mison.

Il faut dire que nous avions draguer les mêmes nanas quand nous étions plus jeunes.

« Allez te llevo a casa, je te ramène à la maison. J'espère que tu as des bulles dans le frigo. »

Une fois chez moi je m'affale dans un fauteuil ; l'ami sort les verres et la bouteille, et je réalise que je reviens de loin. Dieu me donne un répit pour m'améliorer et me faire pardonner.

Le « pan » d'un bouchon qui saute me surprend ; et je prends plaisir à écouter la chute d'une cascade au fond d'une flûte, le tintement des verres qui s'entrechoquent pour trinquer, à déguster lentement le glou et glou du nectar qui s'écoule dans ma gorge.

Après quelques gorgées, je finis par me dire que tout cela n'était finalement qu'un horrible cauchemar... la mort en cauchemar ... La muerte como pesadilla.

Profitons du moment qui passe : voilà le grand secret de la vie, la granda sekreto de la vivo.

En voyage en Italie, vous vous baladez dans les lieux historiques quand soudain, vous vous rendez compte que vous savez lire, comprendre et parler le latin. Mais pourquoi maintenant ? Et comment est-ce possible ? Serait-ce pour percer un mystère ?...

*Lacrymosa dies illa,
qua resurget ex favilla
iudicandus homo reus :*

non, vous vous êtes trompée : on ne se promène pas impunément pas en Italie, on ne se promène pas, si ce n'est se promener dans les cendres du Vésuve et du souvenir ; il est encore en activité, le Vésuve qui vit la mort de Pline l'Ancien, ce volcan qui lave l'honneur des vivants et vous fait pleurer jusques à vos pupilles, et quand fume l'Etna, ce ne sont pas les brumes du matin, sur une montagne trop banale pour vous pour fumer, et pour votre humanité, mais pour votre jugement, c'est le miroir de votre âme que je vous brandis ici, à votre visage qui étouffe sous la cendre ;

elle braise encore, la lave des volcans, et ces volcans vous parlent, et vous parlent latin ; jour de pleurs que ce jour-là, où de la cendre se lèvera, pour être jugé, l'humain

coupable ; et si vous vous demandez ce dont vous êtes coupable, eh bien demandez-vous en premier lieu ce dont vous fûtes capable au premier chef,

quand, placée en haut lieu, et j'appelle

haut lieu toute responsabilité, vous

n'avez rien fait qui vaille, ou pire, rien fait du tout ; le néant est-il donc votre valeur et votre critère ? L'abstinence d'action vaut malédiction ; et je vous entends déjà bredouiller barbare

*Ingemisco, tamquam reus,
culpa rubet vultus meus,
supplicanti parce Deus :*

apprenez que votre *tamquam* est faux et m'est donc odieux ; après avoir si mal agi en ne faisant rien, vous faut-il encore mentir et, pire, me mentir ? Que me sert votre rougir sur la face abjecte de votre visage ? Ah, il bien beau de gémir sur vous, si tel est désormais votre seul bon plaisir, comme si c'était seulement un *comme si* ; avec un *si*, on peut mettre un pari en bouteille de chianti, celui

de Pascal, repensez-y, ivre il était mais non de vin, il faisait de l'arithmétique du salut, pauvre garçon, oui, Satan a son âme et il la garde au chaud ; gardez votre mise, et la dépensez ailleurs ; lisez donc du sérieux, des gens qui ne parlent pas de D. comme d'un San Salvador à la Dark Vador ; oubliez Augustin et ses mensonges, brûlez Jérôme et son *hebraica menaicitas* de gueux mendiant de la vérité, lisez Freud, lisez Nietzsche, lisez Sade sur papier bible, une fois qu'on l'a sorti de l'enfer des bibliothèques pour le pléiatiser, lisez donc l'immortel Thucydide en français ou en latin, et son effrayant méli-mélo des Méliens s'emmêlant les pensées devant la

force armée du mélodrame, et vous verrez que la Bible a raison et qu'elle vous inculpe dans ce qu'elle vous inculque et qu'il est vanité

dans les suppliques et les répliques à un D. qui ne vous répondra pas, qui ne vous sauvera pas, qui ne vous connaît pas, ou s'il le fait c'est pour l'incrimination de votre crime de néant, et qui ne vous a pas parlé après les visions de Patmos, plus près du travail du soleil,

puisque vous ne savez pas le lire : vanité des vanités, tout n'est que vanité et rien n'est variété

chez vous :

*Liber scriptus proferetur,
in quo totum continetur,
unde Mundus iudicetur :*

croyiez-vous vraiment que ce livre écrit était le plus vulgaire guide touristique bien fait tout en lui pour l'ineptie faite chair et carne que vous êtes ? Voir Venise et mourir, fragilité, voir Naples et mourir, nullité, voir Florence et périr, caducité, qu'est-il à votre avis dans le livre de votre vie

écrit qui ne vous frappe, qui ne vous charge, qui ne vous blâme et qui de vous ne lise pas les blancs cassés de vos silences satisfaits ? Le monde a bonne presse, le monde intègre a bon dos, il le faudrait honnête, mais vous, vous vous échinerez à plier sans vous rompre l'échine, car, sachez-le dès que je vous l'écris, dans le monde il y a vous et ce rien de vos membres qui vous confond d'omissions coupables au cœur meurtri de vos missions mondaines :

*Mors stupebit et natura,
cum resurget creatura,
iudicanti responsura :*

Non, vous ne m'aurez pas parce que désormais vous savez lire le latin, la mort ne sera pas stupéfaite, ni nous, puisque vous êtes une mourante, la nature qui vous fit naître veut votre perte, mangez et buvez, car demain, plus tard ce sera trop tard, voyez si vous méritez le nom de créature pour songer sans indécence à la surrction, et ne continuez pas, malheur à vous vous êtes responsables, malheur pour vous vous devrez répondre de vos inactions, et cessez donc et trouvez cesse à vos inerties trop faciles, indignes du monde lui-même, et voir Rome et en finir, éternité, et savoir ce

que l'immortalité vous dira très bientôt ; si le monde est jugé, apprenez que vous êtes du monde, que vous êtes au monde, que vous êtes immonde, et par quel sort bien étrange croirez-vous échapper

au juge, à la balance et au strict jugement ? Préparez votre défense, vous voyez ma défonce, vous aurez à répondre, et sans vous enfoncer : à bas le monde et ses trop mondaines paillettes, oubliez le Colisée et ses foules bestiales, les gondoles de Saint-Marc et les faux amoureux, et le Bernin qui n'avait qu'une main, oubliez Michel-Ange mais non pas ses sonnets, et la belle touriste un instant entrevue qu'il aurait pu sculpter, l'ange vous frappera et sera sans pitié malgré tous vos clichés de toutes vos *pietà*, que sert de voyager si ce n'est pour mieux voir :

*Tuba mirum spargens sonum
per sepulcra regionum,
coget omnes ante thronum.*

Et lors je vois dans votre mémoire les morceaux lacérés de Vivaldi ou de Corelli, et laissez Frescobaldi sécher vivant sur des fresques sordides, dans je ne sais laquelle de vos basiliques qui

n'avaient de royal que le nom, et là déjà la profanation, et là votre condamnation, préparez à cette heure les micas de votre âme à leur éclatement ; lueurs des cuivres spectrales, éclats et luettes d'épiphanies, bruit qui en devient pandémique dans les profondeurs de vos dermes, sépulcres blanchis qui s'ouvrent sur l'ivoire des squelettes de vos mères par tout district de la contrée, là votre diaspora, tout vous réunira toute de force devant le trône où

vous attend le juge ; et voyez si vous voyiez ce si vrai spectacle sur vos cartes postales, voyez si votre papier tremblait comme vous vous tremblez, comme tremblent les peupliers de vos nuits habitées, comme semblent les trembles tomber d'avance, vanité, qu'est-il de nouveau sous le soleil depuis que vous souillez ses radiances en esquivant la faute ?

*Iudex ergo cum sedebit,
quidquid latet apparebit,
ni(hi)l inultum remanebit :*

À qui donc sera le siège, de quoi serez-vous le siège, si le juge vous assiège et que votre conscience d'obsession

vous assaille des béances de votre mémoire en faute, et sachez que si

la séance est demain, les rescrits sont présents depuis

que vous ne fîtes rien en vous foutant de tous, et si vous vous figurez que votre chance est dans les latences, dormance est-ce là de votre esprit, à prendre plein la face prenez au moins conscience, plus vous êtes rêveur, et plus défiguré ; moins vous en fîtes et plus grands les reproches, et votre défaite est que vous ne fîtes rien alors

que vous pouviez :

*Quantus tremor est futurus,
quando iudex est venturus,
cuncta stricte discussurus :*

non, l'effroi est d'aujourd'hui, votre froideur me glace et ne laissera pas

le juge de glace, quand il viendra pour voir et qu'il ne verra rien ; qu'avez-vous fait alors de votre vie sinon la maintenance vaine de votre corps vide de

l'âme qu'il implorait, étroits sont les faisceaux, étroits sont leurs licteurs, étroite votre bouche, et droite la justice qui ne vous fera pas rien

de n'avoir, vous, rien fait

de vous et de votre âme, car le corps est un temple et l'âme son trésor, car le corps est au temps et l'âme à vos prochains, pour votre âme la lame du jugement viendra, scindera jusqu'à la moëlle, et votre corps sera la proie du jeu et votre âme sera la proie du feu, et vous succomberez car vous avez failli, car la faïence humaine accuse vos faillances, tous vos défauts ne sont que vos fautes d'agir, et vos agissements

donnaient un gîte à bord, où seul vous étiez maître, mais seul vous n'étiez pas, à bâbord ni tribord, tel était votre poids et telle la sentence, telle la gravité car telle était la gloire : se taire au lieu de faire est pire que méfaire, fermer les yeux est pire que de ne pas penser :

*Dies irae, dies illa
Solvat saeculum in favilla
Teste David cum Sibilla*

Car pire que votre siècle vous empiétez sur lui alors qu'il se dissout, le roi David et vous êtes témoins jurés de l'incinération de toute vie future, alors qu'on en finisse puisqu'on a commencé, jour de colère pour vous, jour de fureur contre vous, jour pour vous que ce jour-là, si belle est la Sibylle qu'elle vous verra toute, qu'elle ne verra rien sur vos mains blanc coupable ;

*Quid sum miser tunc dicturus ?
Quem patronum rogaturus,
cum vix iustus sit securus ?*

Oui, quoi êtes-vous, misérable, alors prêt à dire ? Cherchez un autre père, qui vous patronnera, et cherchez quel miroir

MAIS LE MIROIR SE FEND MAIS RESTE LE MIROIR MAIS LE MIROIR SE FOND JE RESTE MOI DEVANT MAIS LE MIROIR PARLAIT JE SUIS EN JUGEMENT CAR JE NE FAISAIS RIEN JE NE FAISAIS QUE DIRE ET MAINTENANT M'ACCUSE ET J'APERÇOIS LE JUGE C'EST MOI QUE JE VOYAIS LORSQUE JE L'ACCUSAIS C'EST MOI QUE J'ACCUSAIS

Que dois-je, misérable, alors dire ?
Quel protecteur dois-je trouver,
Quand le juste peine à être rassuré ?

Jacques 2, 13 : *Erit enim iudicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.*

1 Pierre, 4, 18 : *Et si iustus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt ?*

Matthieu 25, 41 : *Ite, maledicti, in ignem aeternum, qui paratus est diabolo et angelis eius.*

Jour ce colère, ce jour-là,
Se dissout le siècle dans la cendre,
Témoins sont David ainsi que la Sibylle.

Sophonie 1, 15 : Dies irae dies illa, dies tribulationis et angustiae, dies calamitatis et miseriae, dies tenebrarum et caliginis, dies nebulae et turbinis.

Psalmi 110 (109), 5-6 : Dominus a dextris tuis; confregit in die irae suae reges. Iudicabit in nationibus, implebit ruinas.

Apocalypse 16, 21 : Et aperuit os suum in blasphemias contra Deum... Et facta est tempestas magna sicut mare cum fervet.

Quel grand tremblement doit advenir,
Quand le juge doit venir,
Devant toutes choses avec rigueur passer au crible.

2 Corinthiens 5, 10 : Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit, sive bonum sive malum.

Sophonie 1, 14 : Terra et omnes qui habitant in ea tabescent, quia iuxta est dies Domini magnus; iuxta est et velox nimis.

Malachie 4, 1 (3, 19) : Quoniam ecce dies venit succensa quasi caminus, et erunt omnes superbi et omnes facientes impietatem stipula : et inflammabit eos dies veniens, dicit Dominus exercituum.

Le juge, donc, quand il siègera,
Tout ce qui se cache apparaîtra,
Rien ne demeurera invengé.

Romains 2, 6 : Reddet Deus unicuique secundum opera eius.

Psaumes 1, 5-6 : Ad iudicium stabit populus, iudicabuntur iusti, et impii in eternum peribunt.

Psaumes 104 (103), 35 : Peccatores de terra delebuntur, et impii ultra non erunt.

La trompette répandant admirable le son,
Au long des tombes des districts,
Poussera tous de force devant le Trône

Amos 3, 6 : Clanget tuba in civitate, et populus non expavescet? Erit malum in civitate quod Dominus non fecerit ?

Matthieu 24, 27 : Sicut enim fulgur exit ab oriente et paret usque in occidentem, ita erit adventus Filii hominis.

Jean 5, 28 : Nolite mirari hoc, quia venit hora in qua omnes qui in monumentis sunt audient vocem eius.

La Mort sera stupéfaite, et la nature,
Quand se relèvera la créature,

Devant répondre à Celui qui juge

Job 27, 20 : Formido et non desinet, tremor superveniet sicut aqua; nocte opprimet eum tempestas.

Judith 16, 19 : Fecit Dominus in excelso et fortiter percussit hostes suos, et percussit terram amaram super eos, et comminuit eos in virtute sua.

Psaumes 21 (20), 10 : Et profanabitur altitudo vestra propter scelera vestra; et disperdet Dominus omnia opera vestra, et non inveniemi in die resurrectionis."

*Le livre écrit sera produit en avant,
Dans lequel le tout est contenu,
D'où le Monde sera jugé.*

Apocalypse 20, 12 : Et vidi mortuos magnos et pusillos stantes in conspectu throni, et libri aperti sunt: et iudicati sunt mortui ex his quae scripta erant in libris secundum opera ipsorum.

Jacques 2, 13 : Scriptum est enim: Iudicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.

Romains 2, 15-16 : Peccata enim eorum quae sua sunt, sua conscientia accusante, vel etiam defensione, in die, cum iudicabit Deus occulta hominum, secundum Evangelium meum.

Je gémis en moi, comme un accusé,
La coulpe rougit mon visage,
Un suppliant, épargne-le, D.

Proverbes 22, 8 : Qui seminat iniquitatem, metet dolores.

Ézéchiel 9, 3 : Peccata eorum multiplicata sunt usque ad caelum, et iniquitas eorum pervagata est usque ad stellas.

Nahum 1, 6 : Quis poterit subsistere coram ira eius ? Et quis stabit in indignatione eius ? Furor eius effunditur sicut ignis, et ruinae eius quasi torrens.

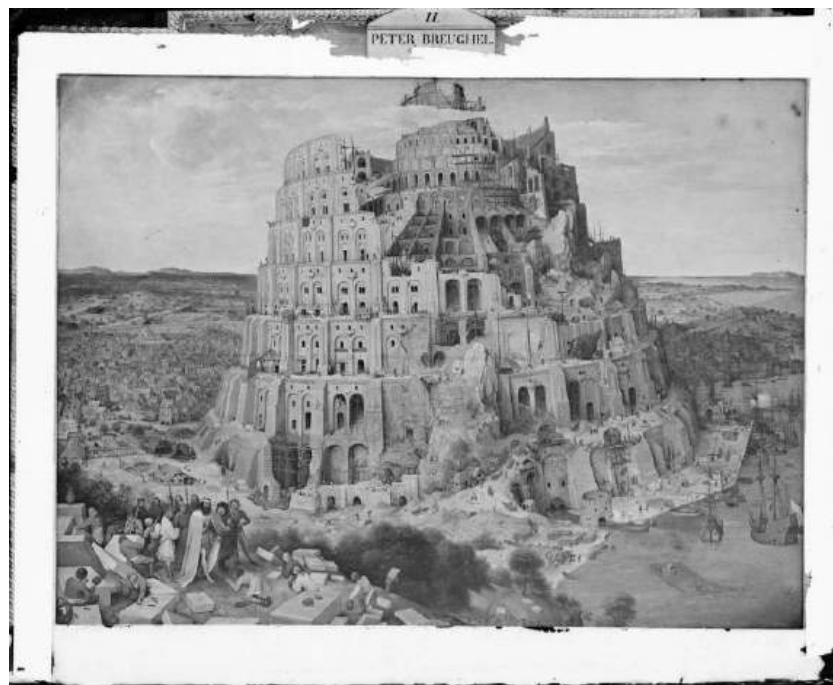
Temps de larmes ce jour-là,
Où se relèvera de la cendre
Pour être jugé, l'humain, l'accusé

Psaumes 76 (75), 7 : Quis enim poterit subsistere in conspectu eius ? Qui agit indignationem tuam ut iudicet terram.

Job 24, 19: Poenas propter peccata sua in aeternum feret.

Psaumes 9, 12 : Deus autem non impunitè damnabit.

CATÉGORIE



JEUNESSE

Ce matin, dès mon réveil, j'eus une sensation bizarre. Ma tête savait ce qu'elle voulait dire, mais c'était tout autre chose qui sortait de ma bouche. Des mots inconnus, aux saveurs étrangères, porteurs d'espoir, de joie ou de haine, reflétant mes émotions les plus intimes, cachées au fond de mon cœur. Presque inconsciemment, ma main attrapa un stylo et se mit à écrire sur une feuille. Je manquai de m'évanouir de soulagement en voyant que je pouvais toujours écrire normalement. J'avais tout de même un moyen d'être comprise. Ma peur apaisée, la curiosité m'envahit. Etais-je la seule personne touchée par ce phénomène étrange ? Et si oui, pourquoi moi ? Je me décidai donc à sortir, pour être en mesure de répondre à la première des questions me trottant dans la tête. Au cas où j'eus été la seule touchée par cette malédiction -ou bénédiction, cela restait à voir-, j'écrivis sur un papier « Perte de voix ». Je descendis de l'étage dans lequel j'habitais et me faufilai alors dans une rue parallèle à la mienne.

Quelques passants déambulaient dans un état de semi-sommeil, le nez rivé sur leur téléphone, ne faisant pas attention aux voitures qui roulaient à côté d'eux. Je traversai la route et rejoignis la boulangerie. La boulangère me fit un signe de main avant de me saluer. Son bonjour résonna dans mes oreilles en italien. Je voyais bien ses lèvres bouger et former des mots en français, mais mon cerveau me les retranscrivait dans une autre langue ; Je brandis mon papier et la vit acquiescer et sourire. Je lui désignai une baguette et la payai. Elle me remercia et me dit quelque chose que je ne compris pas, mais qui ressemblait à :

- Ouhadfa ? Tchsrmonica ! Llira sum roste uma bonitkra !

Je lui souris pour toute réponse et sortis de la boulangerie, l'esprit encore plus confus qu'en y entrant. J'avisai alors un papier coincé dans l'emballage de la baguette que je venais d'acquérir. Je le sortis et découvris une phrase dont je ne compris pas immédiatement le sens. « Va a las habitaciones de los migrantes. »

Mes années d'espagnol étant assez lointaines, je mis un peu de temps avant de saisir que je devais me diriger vers les résidences des migrants. Je me demandai quelques instants pourquoi je devrais aller là-bas avant de me rendre compte que je n'étais pas en mesure de comprendre quoi que ce soit de cette journée. Je mis donc mes doutes de côté et avançai vers le coin des migrants.

C'était un quartier que j'avais très peu visité, car les rumeurs que j'avais entendues sur lui m'en avaient tenue éloignée. Les lueurs du soleil éclairèrent peu à peu mon chemin, à mesure que les rues se remplissaient de gens. Les bruits de rue eurent tout à coup une sonorité différente à mes oreilles. Les voix que j'entendais n'étaient plus françaises, mais venaient de plusieurs pays différents. Un couple à ma droite prononçait des mots aux sonorités gutturales, rappeuses et écorchées. Probablement de l'allemand. Une jeune sans abri chantait vaillamment une chanson aux paroles anglaises, tandis qu'un homme aux cheveux bruns parlait russe en appel Visio. Je crus que j'allais devenir folle. Je m'écriai :

- Stop ! presque sans y penser.

Aussitôt, ma voix se modifia, de manière à ce que l'on crut que j'avais hurlé quelque chose comme « Rhaom ! ». Tous les passants s'arrêtèrent pour me fixer bizarrement, avant de s'écarter de moi et de se mettre à chuchoter dans mon dos avec d'autres personnes.

Bien que je ne puisse pas comprendre la teneur de leurs échanges, je me doutai qu'ils n'étaient pas flatteurs. Je me recroquevillai, morte de honte. Quelle piètre image de moi je devais envoyer ! Celui d'une folle incapable de parler correctement, incomprise de tous et terriblement étrange. J'essayai donc de prendre sur moi et me fis discrète le temps que les gens oublient cette

scène. Peu à peu, les murmures s'éloignèrent de moi, et les bruits des rues reprirent. Je sentis une présence à mes côtés, et tournai vivement la tête. Une jeune fille aux cheveux bruns et à la peau mate me souriait. Je lui fis un signe de main et lui murmurai un bonjour à la saveur japonaise. Elle me répondit avec d'autres signes, pointant tour à tour sa bouche, puis sa gorge. Au bout d'un moment, je compris qu'elle était muette. Durant quelques instants, j'eus pitié d'elle. Puis, la jeune fille sortit une feuille et un stylo, et écrivit d'une main tremblante :

« Je m'appelle Nyctale. Et toi ? Je suis Afghane. »

J'eus un mouvement de recul involontaire. Une Afghane. Une migrante, donc. Or, si je me fiais à ce que j'avais entendu, les migrants qui vivaient ici étaient tous cruels, sans émotion et détruisaient les gens, comme le font les ouragans, d'un souffle sur une ville. Une amie m'avait assurée que c'étaient des bêtes sanguinaires. Et Alizée ne m'avait jamais menti. Pourtant... en voyant cette belle jeune fille me sourire, je ne vis rien de ce que les gens m'avaient dit. Alors je soufflai un grand coup et répondis :

- Je me nomme Ella. Je suis française.

Mes mots, même s'ils changèrent, furent compris par l'Afghane. Je fronçai les sourcils, me demandant par quel miracle elle était en mesure de me comprendre, quand d'autres en étaient incapables. D'un signe de main, et grâce à l'écriture, elle me proposa de passer la journée chez elle. Je fronçai une fois de plus les sourcils, me demandant si cela était vraiment prudent. Mais... le papier m'avait dit assez explicitement de me rendre chez les migrants... donc sans le savoir, Nyctale m'offrait ma chance sur un plateau. Sauf que la partie trouillarde au fond de moi avait peur. Très peur, même. L'Afghane avait l'air gentille mais je ne la connaissais pas. Et puis, aller chez des inconnus n'était pas forcément la meilleure chose à faire. Alors que je m'apprêtais à refuser, Nyctale écrivit deux petites phrases qui eurent raison de ma résistance. « Je me sens seule. Sois mon amie ». Alors je lui offris mon plus beau sourire et acquiesçai, espérant ne pas le regretter. Son sourire à elle illumina son visage, et ses yeux d'un vert surnaturel semblèrent scintiller. Elle me prit par la main et m'éloigna des rues bruyantes, pour m'amener chez elle, dans les quartiers sombres où peu de personnes de ma connaissance ne se risquaient, de jour comme de nuit. Le soleil éclairait de plus en plus, magnifique par son incandescence, sa beauté éternelle mais fatale. Des galets crissèrent sous mes pieds, et le bruissement des feuilles dans les arbres, bougeant sous le poids des oiseaux s'y posant me plongea dans une sorte de transe, mise en lien avec la nature. Je regrettai quelques instants de ne pas être venue plus tôt dans ce lieu magique. Ici, tout était magnifique. La magie du moment fut rompue quand Nyctale me signifia qu'on était arrivées. Je m'avançai vers son domicile, la suivant docilement. Quand elle ouvrit la porte, une dame semblant être le sosie de Nyctale en plus âgée surgit. La jeune Afghane lui signa quelque chose que je ne compris pas, mais aussitôt, la propriétaire de la maison se détendit et m'invita même à entrer. Elle se présenta rapidement, en Afghan, mais étrangement, je compris ce qu'elle disait : le phénomène qui s'était produit avec Nyctale reprenait vie. Je souris poliment avant de décliner mon identité. Nyctale m'entraîna par le bras et me fit visiter sa maison. Elle n'était pas luxueuse, mais confortable. J'avisai des photos de famille, et lui demandai qui était l'homme présent sur les cadres : « mort » me répondit elle simplement. Je hochais la tête, conciliante. Puis d'un coup, une idée me vint. Je retournai auprès de la mère de Nyctale, et lui demandai si elle pouvait me raconter leur voyage entre l'Afghanistan et la France. Elle me donna aussitôt son accord et commença son récit. L'histoire était poignante. Je versai même quelques larmes. Je compris alors que toutes les rumeurs entendues étaient fausses, et que les migrants n'étaient que des gens normaux, en quête de bonheur. Alors je pris une feuille et écrivis. J'écrivis les doutes, la colère, le désespoir. J'écrivis la terreur glacée qui étreint notre cœur quand on risque sa vie. J'écrivis la douleur que l'on ressent lorsque l'on perd un être cher. J'écrivis l'horreur d'être séparé de sa famille, sans savoir si l'on se reverra un jour. J'écrivis la honte de se voir fuir son propre pays. J'écrivis les cales souterraines, les canoës dans lesquels s'entassaient les migrants. J'écrivis la

colère, contre les gens qui nous enchaînent et nous retiennent prisonniers. J'écrivis la peur de ne pas savoir si on sortira vivants ou pas de notre voyage. Et tandis que j'écrivais, je vis Nyctale et sa mère lire par-dessus mon épaule et se mettre à pleurer. Puis j'écrivis l'espoir d'un monde nouveau. J'écrivis l'amour inébranlable que l'on porte aux membres de notre famille. J'écrivis la foi que l'on a en le destin. J'écrivis l'espérance d'être un jour libre. Et les lignes se remplissaient toute seules. Puis j'écrivis le soulagement d'être encore en vie, et la reconnaissance envers le peuple qui nous accueillent. Durant quelques heures, j'écrivis l'histoire de Nyctale et de sa mère. Au bout d'un temps qui me parut infini, les derniers mots furent posés, et le récit, achevé. Je me tournais alors vers les deux Afghanes. La mère me souriait, les yeux pleins de larmes. Mais j'y lus aussi quelque chose de différent. Peut-être de la reconnaissance. Quant à Nyctale, elle souriait, et la voir heureuse fit s'épanouir un rayon de soleil dans mon cœur. Le pouvoir de l'écriture était aussi puissant que celui des mots. Les douleurs que causaient de simples phrases pouvaient parfois être réparées par quelques lettres. Souriant aux deux migrantes je leur demandai l'autorisation de faire lire aux villageois l'histoire que je venais d'écrire, la leur. Elles se concertèrent quelques secondes avant d'acquiescer. Puis, Nyctale me tendit un bracelet de terre cuite, parsemé d'ornements venant tout droit de son pays natal. A mon tour, je manquai de fondre en larmes, devant le cadeau qu'elle m'offrait alors qu'elle avait si peu... Je la serrai dans mes bras, pour lui signifier ma reconnaissance. Puis je partis, et arrivée dans le centre de ma ville, je placardai mes feuilles, là où je pouvais. Je vis certaines personnes lire et au bout de quelques minutes, se mettre à pleurer. Je vis des sourires empreints de nostalgie se dessiner sur les lèvres des gens. Et moi, je continuai de placarder mes feuilles. Lorsque la dernière fut posée, je fus prise d'un étourdissement, et m'évanouis. Quand j'ouvris les yeux, j'étais de retour chez moi mais pouvais de nouveau parler normalement. Je me demandais alors si tout ça n'avait été qu'un rêve. Mais j'avisai mon bracelet de terre cuite, les papiers partout dans ma rue, et je compris que ça n'en était pas un. Alors, un sourire naquit sur mes lèvres, et j'eus la certitude d'avoir fait mon devoir. Car grâce à quelques mots, j'avais levé le voile de mensonges qui pesait sur les migrants, et fait ouvrir les yeux à plusieurs personnes. La paix avait retrouvé sa place dans ma ville...

Dès mon réveil, j'eus une sensation bizarre. Ma tête savait ce qu'elle voulait dire mais ce fut tout autre chose qui sortait de ma bouche.

Je me réveillai sans savoir où j'étais avec un goût bizarre et une puissante migraine. J'essayai de me redresser lorsque j'aperçus la perfusion dans le creux de mon coude. La chambre dans laquelle je me trouvais était toute blanche et rudimentaire si bien que je me mis à imaginer le pire lorsque je compris que je me trouvais à l'hôpital. Je me sentais un peu perdue et désorientée, toutes les questions sur ce qui m'était arrivé tournaient dans ma tête à une vitesse folle si bien que je fus prise de vertiges, lorsqu'un médecin, si j'en croyais sa blouse, entra dans la pièce.

Il me regardait fixement si bien que je commençais à me sentir mal à l'aise. Il s'approcha de moi en me demandant comment je me sentais. J'ouvris la bouche pour lui répondre mais à la place de demander pourquoi j'étais ici ce fut : « *Aki ama akin sqe wadio ut ta mong so liknan ko, balet loray kiy eksplinasyon* », qui sortit de ma bouche, c'était des mots complètement inconnus mais que je disais de manière si naturelle pourtant ! Je réessayai plusieurs fois de parler mais je n'arrivai toujours pas à m'exprimer normalement. Je me trouvais dans un cauchemar c'était certain !

Le médecin parut aussi surpris que moi. Je commençai sérieusement à paniquer si bien qu'il dû venir me calmer. Il me demanda doucement si je voulais savoir ce qui m'était arrivé et bien sûr j'acceptai en hochant la tête vigoureusement. Il me regarda comme pour juger si j'allais pouvoir supporter ce qu'il allait me dire, ce qui ne me rassura pas. Il me raconta donc que deux semaines auparavant environ le taxi dans lequel je me trouvais avec mes parents avait été percuté par un camion. Lorsque j'entendis ces mots, les larmes me montèrent aux yeux et mon cœur se mit à battre de plus en plus vite. Le médecin fit une pause comme s'il hésitait à poursuivre. Je lui fis signe de continuer, même si je savais que je n'allais pas aimer ce qu'il allait dire, mais ce qu'il m'annonça me fit tout de même un grand choc. Je me sentais bouleversée, dévastée et je ne comprenais pas pourquoi mes parents n'avaient pas survécu et moi si. J'étais complètement perdue et je me mis à pleurer. Tout d'abord, j'avais eu un accident qui m'avait enlevé mes deux parents et plongée dans un coma qui avait duré deux semaines, de plus je n'arrivais plus à parler français ! Ce qui me désespérait également c'était que je ne me souvenais d'absolument rien.

Le médecin parut le comprendre si bien qu'il me donna un dossier. Il m'expliqua que le dossier contenait toutes mes informations personnelles. Avant de partir, il me dit qu'une équipe de spécialistes travaillait en ce moment même sur mon problème de communication et qu'il ne fallait pas que je m'inquiète. Je vis à ses yeux que lui-même ne croyait pas trop à ce qu'il disait mais je ne fis aucun commentaire. Ayant apparemment fini, il partit, me laissant seule dans la chambre austère.

Ma curiosité me poussa à ouvrir le dossier qui était resté sur la table de chevet. La première chose que je vis en l'ouvrant fut une photo de moi accompagnée de mon prénom, mon nom et ma date de naissance. Julie Garcia... Cela me faisait bizarre de voir écrit ce nom dont je n'avais aucun souvenir mais qui m'appartenait quand même. C'était comme si une partie du brouillard dans ma tête se dissipait, remplacée par les informations que je venais d'apprendre.

Lorsque j'eus fini de lire le dossier, je fus très surprise de ce que j'avais appris. J'avais un frère ! Et pas un simple frère : un jumeau. Mon cerveau avait du mal à assimiler toutes les révélations du jour si bien que je me sentis épuisée. J'étais tellement fatiguée que je n'avais plus de larmes à verser.

Avant de m'endormir, je repensai à mon soi-disant frère et ce qui était étrange c'est que je percevais comme un lien qui me reliait à lui alors que je n'avais aucun souvenir d'avant mon accident...

Le lendemain, une infirmière entra dans ma chambre. Elle me dit qu'aujourd'hui j'allais devoir passer des examens pour essayer de déterminer pourquoi je n'arrivais plus à parler français. J'acceptai car je n'avais pas trop le choix et je la suivis jusqu'à la salle d'examen. Ce n'était pas trop désagréable mais très long. Si long, que je ne retournai dans ma chambre que le soir.

Au cours de la journée, entre deux scanners, le médecin était venu me voir. Il m'avait proposé de consulter un psychologue car il pensait que j'avais été traumatisée. J'avais vivement refusé car j'allais parfaitement bien et je ne voulais pas qu'une autre personne me prenne pour une folle. Le médecin n'avait pas insisté, il avait juste ajouté qu'il repasserait avec les résultats des examens dans un ou deux jours...

Je repensais à cette conversation deux jours plus tard lorsque le médecin entra avec plein de documents dans les mains. Il m'annonça qu'il n'avait rien trouvé d'anormal dans les résultats, ce qui était étrange mais que mon problème de communication pouvait peut être disparaître avec le temps mais il n'était pas totalement convaincu. Par ailleurs, il avait demandé à sa secrétaire de faire des recherches et elle avait trouvé une étude sur les jumeaux qui démontrait que la plupart possédait une sorte de langage spécial leur servant à communiquer entre eux. Mon médecin pensait donc que le choc de l'accident avait pu effacer totalement le français de ma mémoire et que seul, cet étrange langage que je partageais apparemment avec mon frère était resté. Il me dit également que j'avais hérité de tous les biens de mes parents car mon frère était parti sans laisser de traces. Donc si je voulais, je pouvais sortir de l'hôpital et aller vivre dans leur maison mais à condition que je me sente bien et que je fasse des visites de contrôle régulièrement. Je décidai donc de partir le lendemain.

Quand le soleil se leva, j'étais déjà réveillée et n'avais qu'une hâte : partir d'ici, c'est donc ce que je fis. Je découvris le petit bout de papier sur lequel le médecin avait noté l'adresse de la maison de mes parents. Je me préparai puis je sortis de l'hôpital. Devant un taxi m'attendait : j'y montai et donnai l'adresse au chauffeur. Lorsque je fus arrivée dans la maison qui était apparemment celle où j'avais passé toute mon enfance, j'eus comme une sensation de déjà vu qui me fit du bien. J'avais la conviction que j'avais été heureuse dans cette maison...

Après ce moment de nostalgie, je décidai de commencer à faire ce pourquoi j'étais venue : c'est à dire chercher mon frère. Je ne savais pas trop comment l'expliquer mais je sentais, en plus d'un lien, comme une certitude qu'il pourrait me comprendre.

Je me mis donc au travail : je cherchai sur tous les réseaux sociaux et même dans les journaux, toute information, qui pourrait me servir à retrouver mon frère, y compris des photos. Au bout de plusieurs heures de recherches je finis par trouver une piste ou plutôt deux photos très intéressantes sur un compte secondaire que possédait mon frère sur Instagram. Sur la première photo on le voyait au premier plan en compagnie d'une fille brune mais ce qui attisait ma curiosité était ce qu'on apercevait à l'arrière-plan : c'est à dire un restaurant avec un nom typiquement espagnol. Ce restaurant m'intriguait particulièrement car il me permettrait peut-être de retrouver l'endroit où mon frère était parti. Avant de commencer à chercher la ville où

pouvait se situer le restaurant, j'observai la seconde photo. Sur celle-ci, c'était juste un appartement qui ne contenait que quelques cartons et un canapé recouvert d'un drap blanc. Cette photo était beaucoup plus ancienne que la première, ce qui me fit donc supposer que mon frère avait déménagé à cette époque, dans la ville où l'on voyait le restaurant sur l'autre cliché et qu'il s'y trouvait toujours si je me fiais à la date de la plus récente image qui avait été publiée il y a six jours. Maintenant que j'avais fini de regarder les photos, il me fallut quelques minutes pour découvrir dans quelle ville était-ce petit restaurant. Une fois l'endroit localisé, sans trop savoir dans quoi je m'embarquais, je pris un billet d'avion direction Séville.

Lorsque ce fut le moment du départ, j'étais vraiment impatiente mais aussi très stressée car pour reconnaître mon frère je n'avais que la photo où il se trouvait avec la fille brune. J'étais un peu déçue de ne pas pouvoir compter sur mes souvenirs pour m'aider car c'était très important pour moi. Le vol ne fut pas très long, il fut même assez rapide, ça devait être l'effet de l'excitation. A la descente de l'avion je me sentis nostalgique de voir tous ces gens qui parlaient entre eux dans l'aéroport car je savais qu'avant mon accident j'étais comme eux.

Je ne m'étais jamais rendue compte à quel point la parole était indispensable surtout dans les relations aux autres. Maintenant je me sentais exclue, comme un paria. C'est pour ça qu'il fallait que je retrouve mon frère car j'étais convaincue que lui seul pouvait me comprendre mais aussi car il était désormais ma seule famille.

En sortant de l'aéroport et après avoir eu énormément de mal à me faire comprendre, je remarquai qu'il y avait deux moyens de transports pour se rendre en ville : soit le bus soit le taxi. J'optais pour la première option sans hésitation car trop de mauvais souvenirs étaient associés à l'autre.

Tout le trajet jusqu'au centre-ville se déroula sans encombre. Les gens bavardaient et riaient dans le bus, c'était comme si ma vie n'avait jamais basculé. J'avais déjà prévu mon billet de retour dans trois jours ce qui me laissait du temps.

Après être sortie du bus, je me mis en quête du restaurant de la photo qui ne quittait pas la poche de ma veste. Après plusieurs minutes de recherche dans la ville, je le trouvais dans une très jolie rue joliment fleurie et assez peu fréquentée. Il était exactement comme sur la photo. Après avoir attendu un moment dehors, emportée par la magie de l'endroit, je me résolus à entrer.

Je m'approchai du bar et sortis la photo pour la montrer à la serveuse. Faute de pouvoir parler, je lui fis des signes pour lui faire comprendre que je cherchais cette personne. Elle parut saisir où je voulais en venir mais me dit qu'elle ne le connaissait pas car elle était nouvelle.

Heureusement que j'avais étudié l'espagnol au collège car même si je ne pouvais pas parler je pouvais comprendre la plupart des choses. Je me retournai pour questionner les clients en faisant le tour de la salle mais personne ne le connaissait. J'étais un peu déçue mais je savais au fond que cela n'allait pas être si facile.

En sortant du restaurant je percutai une fille brune que je n'avais pas vue entrer. Je marmonnai un vague : « *désolée* » dans ma langue si bien qu'elle n'entendit que : « *siftpbeol hlo !* ». Son visage me parut familier si bien que je me tournai vers elle pour la regarder et soudain je réalisai que c'était la fille de la photo ! Je lui montrai celle-ci et me mis à parler très vite sous l'effet de l'excitation. Au bout de quelques secondes, je me rendis compte qu'elle ne comprenait rien. Je lui fis donc des signes pour essayer de lui faire comprendre que je cherchais l'homme sur la

photo puisque ce qui sortait de ma bouche était incompréhensible pour tout le monde. Heureusement, elle était patiente et finit par voir où je voulais en venir.

J'étais heureuse et si proche du but, j'allais enfin savoir où il était ! Mais, coupant court à mes rêveries, elle m'apprit que mon frère était retourné en France quelques jours auparavant. Moi, qui quelques minutes plus tôt, étais si contente ! Ma joie retomba aussitôt. J'essayai néanmoins de garder espoir même si mon frère ne me facilitait pas la tâche en disparaissant. Je la remerciai comme je pus et décidai de retourner en France le plus rapidement possible.

Lorsque j'eus réussi à changer mon vol pour partir le lendemain matin j'allai à l'hôtel et je décidais d'y rester jusqu'au lendemain. Cette journée m'avait tellement épuisée que je m'endormis directement. Malgré la longue nuit que j'avais passée, j'étais encore fatiguée si bien que je dormis tout le long du vol.

Quand je fus rentrée à la maison je repris les recherches mais toutes les pistes que je trouvais se soldaient par des échecs. Je commençais vraiment à déprimer, tout mon être voulait revoir mon frère qui était ma seule famille à présent mais rien ne fonctionnait.

Une semaine passa sans aucune bonne nouvelle, je décidai donc malheureusement d'abandonner et de rester isolée. Je continuai cependant à aller à l'hôpital pour des examens mais eux non plus ne trouvaient toujours rien d'anormal.

J'étais si désespérée que lorsque le médecin me proposa de nouveau d'aller chez un psychologue qui était, soi-disant, un professionnel des cas étranges comme le mien, j'acceptai : cela ne pouvait pas être si horrible que ce que j'imaginai. Ma première séance aurait lieu demain dans la matinée ; je n'étais pas totalement convaincue mais je n'avais plus rien à perdre.

Le lendemain, en allant au rendez-vous, j'étais nerveuse sans trop savoir pourquoi. A l'heure dite, la secrétaire appela mon prénom. J'entrai dans une salle bien décorée avec un homme assis de dos, sur un fauteuil.

Sa silhouette me parut étrangement familière mais cette ville étant assez petite, j'avais déjà dû le croiser. Je lui dis alors bonjour dans ma langue, même si cela était inutile car il ne comprendrait pas. Mais à mon immense surprise, il se retourna et me répondit dans la même langue ! J'étais sous le... « A TABLE ! »

La voix de ma mère résonna dans la maison. Je fermai mon livre un peu déçue car c'était le moment le plus intéressant mais ma mère se fâcherait si je ne descendais pas manger tout de suite. Alors, je laissai mon livre, à regret.

ENQUÊTE NOCTURNE À LA VILLA DES MYSTÈRES

 Céleste Di Giacomo

En voyage en Italie, vous vous baladez dans des lieux historiques quand soudain, vous vous rendez compte que vous savez lire, comprendre et parler le latin. Mais pourquoi maintenant ? Et comment est-ce possible ? Serait-ce pour percer un mystère ? ...

Je m'appelle Lucie et je me baladai dans la rue quand je vis une affiche sur laquelle était écrite : « En voyage en Italie, vous vous baladez dans des lieux historiques quand soudain, vous vous rendez compte que vous savez lire, comprendre et parler le latin. Mais pourquoi maintenant ? Et comment est-ce possible ? Serait-ce pour percer un mystère ? ... » cela me rappela cette aventure que j'avais vécue il y a maintenant un an à Pompéi.

J'étais enfin arrivée en Italie avec mes parents. À 14 ans, j'allais enfin réaliser mon rêve d'aller à Pompéi, moi qui étais passionnée d'histoire romaine, et depuis quelques temps, de la villa des mystères.

Cependant, j'en voulais toujours à ma mère qui m'avait forcé à apprendre le latin avec ma professeure que je ne supportais pas. En plus, je n'arrivais pas à comprendre toutes les déclinaisons de la langue. Mes parents avaient loué une maison à deux pas de la fameuse villa. J'avais donc lu un tas d'articles sur celle-ci pour approfondir les connaissances que j'avais déjà sur le sujet. Cela me fascine qu'on n'ait toujours pas réussi à percer tous ses secrets plus de deux mille ans après sa construction.

Le deuxième jour du voyage, le temps était nuageux ; après avoir rapidement avalé mon petit déjeuner, je pressai mes parents et c'est ainsi que nous arrivâmes les premiers à l'ouverture des visites de la villa des mystères. J'étais comme sur un petit nuage quand je franchis la porte d'entrée de la Villa. J'observai les pièces, les traces de la vie romaine de l'époque, les immenses personnages sur ses fresques murales colorées, c'était exactement comme les articles la décrivaient, peut-être même encore plus magnifique. Alors que j'entrai dans une pièce, je m'approchai d'une statue et sans même lire la traduction, j'arrivai à la déchiffrer elle disait : " Pour trouver le trésor, décryptez les messages sur les grandes fresques rouges ". Ce n'était pas ce que disait la traduction. Sur le coup, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait : j'étais surprise, et j'avais peur, peur que ce soit une hallucination et que si je le dise on me prenne pour une folle. Alors je commençai à me poser des questions : que m'arrive-t-il ? Pourquoi moi ? Qu'est-ce que cela signifie ? Serait-ce dans un but précis ? Je n'avais pas toutes les réponses et je voulais en savoir plus. C'est pourquoi je demandai à mes parents si je pouvais rester sur place toute la journée : il fallait que j'essaie de saisir ce qu'il m'arrivait mais je n'osai pas leur dire que je décryptais le latin. Quand je fus enfin prête à rentrer il était dix-sept heures. De retour à notre hébergement, après m'être préparée, je filai dans ma chambre et je me repassai en boucle les fresques, les inscriptions, les statues. Il fallait que j'y retourne cette nuit pour trouver des indices sur l'énigme !

Je sortis alors de chez moi en cachette et avançai dans les rues de la ville moderne de Pompéi : il n'y avait personne. Je croisai de temps en temps des gens qui marchaient ou se promenaient. Presque tout était fermé sauf quelques restaurants ouverts. Les lumières de lampadaires étaient faibles, je me souvenais à peu près du chemin. De tout façon, si j'avais un doute, il y avait des panneaux qui indiquaient la direction. Je sentais que ce n'étais pas comme la dernière fois que j'y étais allée. J'avais la sensation que cette fois quelque chose m'attirait. J'imaginais bien que mes parents demain matin allaient s'inquiéter mais heureusement je m'y étais préparée. J'avais posé un petit papier sur lequel je disais que j'étais partie tôt le matin me promener dans la ville.

Je sortis de mes pensées puis je levai la tête, et je lus sur un panneau : « Villa des Mystères : 2 minutes à pied. » Plus je m'approchais du but, plus je sentais un frisson me parcourir tout le corps : cette sensation que j'y étais, que ce secret de plus de deux milles ans allait enfin être résolu. Le seul problème c'était comment entrer dans la fameuse villa ?

Après avoir eu l'impression d'avoir marché des heures et non pas dix minutes, j'arrivai enfin à la villa. Alors que je m'avançai, je vis un garçon en train de taper des codes pour ouvrir la grande porte d'entrée. Il n'avait pas l'air méchant, au contraire, il avait environ mon âge, les cheveux bruns et était plutôt grand. Je m'avançai, et tandis que j'arrivais à sa hauteur, il se retourna. Nous nous regardâmes dans les yeux, puis, il me dit : « que fais-tu là ? qui es-tu ? ». Je ne pouvais pas lui dire que je comprenais le latin, que j'avais fui de chez moi et que je comptais rentrer dans cette villa sans que personne ne le sache. Il me prendrait pour une folle. En plus je ne le connaissais même pas ! Je lui répondis simplement que je me baladais et que j'avais envie de visiter de nuit la villa. Il me répondit que lui adorait cette villa et que par chance, il était le fils d'un garde haut placé, et que parfois, puisqu'il avait certains codes, il venait la nuit pour admirer les fresques. Je n'osai pas lui demander si je pouvais l'accompagner. Nous parlâmes un peu pour faire connaissance, il me dit qu'il s'appelait Léo et qu'il avait 14 ans, comme moi. Il parlait italien, français et un peu le latin. Je me sentis mal quand il me dit cela car moi je parlai seulement français et le latin depuis hier. Tout à coup, il me demanda si je voulais l'accompagner à l'intérieur. Voyant cela comme une opportunité, je saisis ma chance et lui répondis que oui. Après avoir tapé tous les codes et être passés inaperçus devant les gardes, nous arrivâmes à la pièce dans laquelle il y avait toutes les fresques géantes. Je me tournai alors vers Léo, il était en train de sortir un carnet. Je lui demandai ce qu'il y avait décrit dedans. Il me répondit qu'il essayait de percer le mystère de la Villa. Il n'avait pas l'air d'avoir de mauvaises intentions alors, je lui racontai toute mon histoire depuis mon arrivée. La première fois que j'étais venue à la Villa des mystères, mes recherches sur celle-ci, la fuite de chez moi et pour finir le fait que je comprenais le latin. Quand j'eus terminé mon récit, il en fut bouche bée et à la fois surexcité. Il me raconta qu'il avait réussi à déchiffrer certaines inscriptions sur les fresques : elles disaient qu'une statue permettait l'accès à une pièce secrète menant à un trésor. Cependant, il ignorait de quelle statue et de quelle salle il s'agissait car il n'avait pas tout compris du fait qu'il ne maîtrisait pas complètement le latin. De plus, il y avait beaucoup de salles et de statues dans cette villa. Je lui proposai alors de faire équipe pour percer ce mystère. Il me répondit que c'était avec grand plaisir.

Nous commençâmes à chercher les pièces manquantes du puzzle en consultant des sites Internet spécialisés pour découvrir la nature de ce trésor, sans grand succès. Alors, nous fîmes le tour de la villa, pièces par pièce et décodâmes les fresques : elles étaient très belles. Elles se ressemblaient toutes car avaient le même fond rouge mais une, en particulier retint mon attention : elle représentait un mariage en Grèce et l'on y voyait le dieu Dionysos. Nous évitâmes les gardes car eux aussi travaillaient... Après quelques temps de recherche, nous étions presque arrivés au bout du bâtiment, lorsque tout à coup, nous entendîmes des pas. Des personnes avançaient vers la pièce où nous étions. Ayant peur que ce fussent les gardes, nous décidâmes de remballer nos cahiers avec nos notes et de nous cacher, mais à part des fresques et une statue blanche représentant Livia, figure emblématique de la Rome antique, la pièce était vide ! Nous courûmes alors jusqu'à la statue à laquelle nous nous adossâmes. Je sentis quelque chose de bizarre, une sorte de bouton sous mon doigt et sans faire exprès, j'appuyai dessus. Soudain, le dos de la statue s'ouvrit et un escalier apparût : c'était le seul moyen d'échapper à nos poursuivants et qui sait, en le suivant, peut-être allions nous trouver d'autres indices sur ce mystère. Alors nous décidâmes de l'emprunter. Nous fîmes tout de même attention à ce que la porte se referme derrière nous. Une fois arrivés en bas de l'escalier, il y avait un très long couloir

qui menait à ce qui ressemblait à une salle. Plus curieux que jamais avec Léo, nous décidâmes de le suivre.

Une fois que nous l'eûmes traversé, nous arrivâmes dans une petite pièce : les recherches de tout à l'heure semblaient décrire la salle dans laquelle nous étions. Sur les murs, il y avait quelques fresques. Elles avaient toutes le même fond rouge que celles de la grande salle, avec des personnages qui semblaient faire la fête, et trois statues. Même si je ne m'y connaissais pas trop en mythologie je devinai que c'étaient des dieux. Celles-ci entouraient une table sur laquelle, des inscriptions étaient écrites en latin. Elles indiquaient que le trésor était à proximité de nous, et que pour y accéder, il fallait ouvrir grand les yeux au bon endroit. Quand je dis cela à Léo, il n'en revenait pas. Nous passâmes un long moment ici pour tenter de tout comprendre et être sûrs de ne rater aucune information. Après être resté quarante-cinq minutes à essayer de tout déchiffrer, il nous manquait un seul indice pour découvrir la prochaine salle qui nous mènerait au trésor. Léo s'approcha à côté d'une statue, et me dit de venir la voir. Il me dit de me positionner exactement là où il était, c'est ce que je fis et je vis une porte se dessiner dans le mur, une porte que bizarrement je n'avais pas remarqué une minute auparavant : elle était lumineuse et nous attirait irrésistiblement à elle. Elle était argentée avec des reflets dorés. Je restai là pendant deux minutes, à la contempler, puis, avec Léo, nous décidâmes de découvrir ce qu'il y avait derrière. Nous avançâmes jusqu'à elle. Une fois devant, je tournai la poignée en argent et l'ouvris. Une fois ouverte, nous restâmes bouche bée avec Léo, jamais nous n'aurions pensé voir ceci : dans une salle aux murs recouverts de fresques dorées et argentées, au milieu de statues de bronze, et de tableaux aux cadres richement ornés, se trouvait un coffre ouvert, contenant une couronne en diamants ! Elle semblait plutôt ancienne. Avec Léo, nous étions très contents, nous avons enfin percé le mystère de la villa ! Léo voulut prendre quelque chose mais je l'en empêchai car c'était un trésor vieux de plus de deux mille ans et mon respect pour les archéologues m'empêchait de commettre un tel sacrilège. Alors, nous repartîmes sans rien emporter et nous repartîmes par l'escalier par lequel nous étions venus. Sur le chemin du retour, le couloir me paraissait plus long que tout à l'heure, ce qui ne pouvait être qu'une impression puisque, à ce moment-là, toutes mes émotions m'envahissaient ; je ressentais un peu de tout, de la joie puisqu'on avait résolu ce fameux mystère, de la peur que les gens ne nous croient pas, ... J'avais l'impression que cela faisait une éternité que nous étions dans ces catacombes, alors que nous étions presque arrivés au bout du couloir. J'avais hâte de pouvoir retrouver de l'air et de voir la lumière de jour car nous nous éclairions seulement grâce à la lumière de lampe torche que Léo prenait toujours dans son sac.

Une fois sortis de la Villa, nous regardâmes l'heure : il était huit heures cinquante et la Villa ouvrait dans dix minutes. Avec Léo, nous décidâmes de rester cachés le temps qu'elle ouvre pour ne pas nous faire repérer par les gardes. J'envoyai un message pour ne pas inquiéter mes parents. Quand la villa fut ouverte, nous sortîmes en nous fondant dans la masse. Une fois dehors, nous criâmes que nous avions résolu le mystère de la villa. Mais nous eûmes le temps de nous exprimer à peine plus de deux minutes que des policiers arrivèrent et ils nous dirent de partir, sinon nous aurions chacun des amendes. Avec Léo, nous nous en allâmes pour ne pas nous attirer de problème. Je rentrai alors chez moi et une fois la porte passée mes parents commencèrent à me poser plein de questions comme : « où étais-tu ? *Que faisais-tu dehors, seule, dans la nuit ?* » Pourtant, je leur avais laissé un mot pour leur dire que j'étais partie me balader tôt le matin mais ils avaient dû se réveiller pendant la nuit comme ils le font de temps en temps. Alors je leur racontai tout, depuis ce qu'il c'était passé hier à la villa jusqu'à cette nuit avec Léo mais avant même que je puisse leur dire qu'on avait résolu l'énigme, j'entendis une sonnerie qui me fit sursauter et je me rendis compte que j'étais en classe. Je posai mon stylo sur le bureau : j'avais fini d'écrire ma rédaction pour le cours de latin !

MA VIE EST UN CAUCHEMAR

 *Eloane Le Breton-Ribes*

Dès mon réveil, j'eus une sensation bizarre. Ma tête savait ce qu'elle voulait dire mais c'était autre chose qui sortait de ma bouche. Même sans parler, je savais qu'il m'était arrivée quelque chose, en tout cas rien de normal dans ma vie de simple élève de sixième. Je sortis de mon lit et me dirigeai vers mon miroir. Je conclus que je n'avais pas changé physiquement. Je descendis voir ma mère qui m'accueillit joyeusement en me demandant si j'avais bien dormi, je lui répondis :

« - Au revoir papa ! Oui très bien, et j'espère que toi tu n'as pas bien dormi.

- Bon, arrête de faire l'idiot et vas te préparer tu vas être en retard ! » : s'exclama ma mère.

« - Mais papa, je fais l'idiot ! J'arrive à parler ! » dis-je.

Je regardai ma mère avec des yeux plein d'étonnement. Ce n'était pas du tout ce que je voulais dire. Je ne comprenais pas et je restais là sans bouger. J'avais peur et je me demandais ce qui m'arrivait.

« - Allez, tu vas être en retard ! » me répéta ma mère.

« - Non, je ne me dépêche pas. » continuai-je à dire malgré moi.

Je ne comprenais toujours pas ce qui m'arrivait mais je partis sagement me préparer comme ma mère me l'avait demandé tout en réfléchissant à pourquoi je disais le contraire de ce que je pensais. Peut-être que j'étais mal réveillé, c'était l'explication la plus probable et j'espérais que ça passerait.

En arrivant dans la cour du collège, je tombai sur Julie, ma petite copine, et Martin, mon meilleur ami qui est aussi son frère jumeau. Ils étaient tous les deux en pleine discussion quand ils m'aperçurent.

« - Salut Lucas ! » lança Julie avec un grand sourire. « Tu veux sortir avec nous ce soir ? »

« - À plus. » répondis-je, « non, je n'ai pas envie d'être avec vous. »

Encore une fois, ce n'était pas ce que je voulais dire. J'étais dans l'incompréhension la plus totale. J'aurais voulu dire "Oui, avec plaisir", mais mes mots en avaient décidé autrement. Julie haussa les sourcils, perplexe, comme si elle cherchait à comprendre ce qui n'allait pas.

« - T'as l'air... bizarre ce matin », remarqua Martin, en m'observant de manière étrange.

« Ça va ? T'es pas comme d'habitude. »

Je répondis que tout allait bien et que j'étais simplement fatigué alors qu'en fait, j'étais sidéré et très inquiet. Je n'arrivais pas à comprendre ce qu'il m'arrivait. Pourquoi je ne contrôlais plus mes paroles ? Ma bouche disait l'inverse de ce que je pensais : c'était tellement perturbant... Je me forçai à sourire, malgré toutes les questions que je me posais, notamment comment j'allais me débarrasser de ce phénomène étrange. Julie et Martin avaient l'air un peu inquiet. Peut-être qu'ils pensaient que j'étais malade ou que je devenais fou.

La matinée passa lentement. A chaque fois que je devais parler, je n'arrivais pas à accorder mes mots à mes pensées. Et, plus bizarre encore, chaque fois que j'essayais d'expliquer ce qu'il se passait réellement à quelqu'un, c'était comme si quelque chose m'en empêchait : les mots me manquaient. Ça commençait à m'angoisser sérieusement.

En français, la professeure me demanda quel était le sujet dans la phrase « Le chien aboyait sur les passants ».

« - C'est le chat. » répondis-je, sûr de moi.

Toute la classe se mit à rire alors Mme Robert s'énerva et menaça de m'envoyer chez le principal. Je répondis que je voulais y aller, donc, je fus donc renvoyé de cours.

À la pause, Julie m'attrapa par le bras.

« - Lucas, sincèrement, qu'est-ce qui se passe ? Tu n'es pas comme d'habitude. »

Elle n'était pas dans ma classe, alors, elle ne savait pas ce qu'il venait de m'arriver en cours et je ne voulais pas le lui dire, de peur de la décevoir.

« - Je suis... j'ai juste un peu... mal au ventre, » répondis je, incapable de formuler la vraie réponse.

Son regard avait changé, et je sentais que mes paroles commençaient à la perturber. Elle allait sûrement me poser des questions. Mais je n'avais pas de réponse. Pas encore.

« - tu veux en parler ? » proposa-t-elle, inquiète.

Je voulus dire oui, mais au lieu de ça, je répondis :

« - Non, tout va bien, vraiment. »

Je sentis mon cœur se serrer en voyant la peine que ça lui faisait. À elle, mais à moi aussi car je venais de rater une occasion de me confier. Ce n'était plus une simple question de mots qui ne correspondaient pas à mes pensées. J'avais la drôle d'impression qu'autre chose allait arriver.

Quand j'entendis la sonnerie pour signaler la reprise des cours, j'eus l'impression que la journée ne finirait jamais. Je ne savais pas si c'était la fatigue, ou mon incompréhension face à cette situation, mais je me sentais extrêmement perdu. J'avais envie de m'exprimer normalement mais je ne pouvais pas. Ma tête se mit à tourner, et j'eus l'impression que mes jambes allaient me lâcher.

La journée continua : comme ce matin je ne trouvais pas mes mots. À la fin des cours, complètement exténué, j'appelai ma mère pour lui demander de prendre rendez-vous avec un psychiatre.

Mais en attendant, plusieurs questions tournaient en boucle dans ma tête : qu'est-ce qui m'avait fait perdre le contrôle de mes mots ? Était-ce temporaire ou pour toujours ?

Quelques jours après, rien n'avait changé. Je passai les pires moments de ma vie. Heureusement, ma mère avait réussi à avoir un rendez-vous chez un neuropsychiatre. Je rejoignis ma mère chez le spécialiste, directement après l'école ; elle m'attendait là-bas, espérant qu'il pourrait enfin expliquer ce phénomène étrange. Le docteur Moreau, un homme calme, d'une quarantaine d'années, m'accueillit dans son cabinet avec un sourire rassurant.

« - Bonjour Lucas, comment puis-je t'aider ? »

Je m'assis sur la chaise, la boule au ventre, c'était la première fois que je devais expliquer ce qu'il se passait à quelqu'un et j'avais peur d'être incompris ou jugé. Je commençai à parler mais rien ne sortit, aucun son, quelque chose me bloquait. Je lui fis un signe pour lui montrer que je voulais écrire tout en prenant un stylo. Le docteur fronça les sourcils et me donna un support. Je commençai à écrire, heureux de voir que je pouvais m'exprimer correctement à l'écrit. Une fois que j'eus fini, il prit la feuille et lut mon message à voix haute : « *Docteur, il se passe quelque chose de bizarre. Depuis quelques jours, je n'arrive plus à dire ce que je pense, je dis toujours l'inverse. Mes mots sortent tout seuls, comme s'ils m'échappaient. Je veux dire une chose, et puis mes lèvres prononcent quelque chose de complètement différent.* »

Le médecin prit un temps de réflexion puis me posa une question surprenante :

« - As-tu remarqué si cet état est apparu après un événement particulier, comme un choc important ? »

Je secouai la tête. Non, rien d'important. Je réfléchis encore un peu puis je repensai à cette nuit :

J'avais fait un rêve étrange. Je ne l'avais pas encore évoqué car je ne trouvais pas ça important mais je me décidai à en parler au docteur.

Je repris donc la feuille et écrivis : « *Je ne sais pas si c'est important, mais avant qu'il m'arrive tout ça, j'ai fait un rêve étrange. Je sentais des mains qui m'attrapaient les bras et les jambes.* »

Le psychiatre prit des notes.

« - C'est intéressant. » me dit-il. « Si ça dure, nous devons faire quelques examens pour voir l'état de ton cerveau, mais j'aimerais aussi que tu fasses attention à d'autres signes. Est-ce que tu as l'impression de perdre le contrôle sur d'autres choses dans ta vie, au-delà des mots ? »

Je secouai de nouveau la tête. Le docteur me dit alors :

« - Si un jour tu as une sensation de ne plus contrôler tes faits et gestes, et que tu as l'impression de ne plus être seul dans ta tête, reviens me voir au plus vite. »

Je lui dis au revoir, ou plutôt je lui dis bonjour puisque je disais l'inverse de ce que je pensais et rentra chez moi.

Sur le chemin du retour, je me demandai : peut-être que si j'essaye de dire l'inverse de ce que je pense, ce que je veux dire réellement sortira de ma bouche ? En arrivant chez moi, je fis un essai et effectivement, cette fois, je réussis à prononcer des phrases qui exprimaient mes réelles pensées. Mais il fallait que je me concentre énormément car dès que j'oubliais de formuler intérieurement l'inverse de mes pensées, je me remettais à dire n'importe quoi.

La soirée se passa normalement jusqu'à vingt et une heures, lorsque je commençai à oublier des mots dans mes phrases. Je me dis que c'était la fatigue et toutes les émotions que j'avais vécues dans la journée, alors, j'allai me coucher sans trop m'inquiéter.

Cette nuit-là, je refis le même rêve dans lequel, je sentais deux mains s'accrocher à moi sauf que cette fois, elles ne me tenaient pas simplement, elles rentraient en moi. Le lendemain tout recommença. Dès mon réveil, j'eus de nouveau cette sensation étrange. Je voulus me lever mais quelque chose m'en empêcha. Je ne contrôlais plus mes mots et je ne maîtrisais pas non plus mes gestes. Je parvins quand même à me lever au bout d'un moment. Je comprenais de moins en moins ce qu'il m'arrivait.

J'expliquai à ma mère que je n'allais vraiment pas bien et qu'il fallait que je voie le docteur Moreau en urgence.

Une fois arrivé chez le médecin et après une longue discussion par écrit, celui-ci me dit qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il m'arrivait et qu'il n'avait jamais eu affaire à une situation pareille. Je commençai à paniquer. Il ajouta qu'il ne savait pas s'il y avait un remède. Puis, je me mis à penser à des choses folles : « Peut-être étais-je possédé par un esprit maléfique ? ou peut-être étais-je simplement en train de devenir fou ? » Pendant qu'il m'expliquait que j'allais sûrement être hospitalisé dans un service de psychiatrique, sa voix s'estompa et fut couverte peu à peu par un son strident : c'était une sonnerie étrange qui finit par occulter tous les bruits autour de moi.

Soudain, je me réveillai et j'ouvris les yeux : tout ça n'était qu'un rêve, la sonnerie était simplement celle de mon réveil. Je sortis de mon lit et allai voir ma mère pour lui dire bonjour : à mon grand soulagement, je parlai de nouveau normalement. Je pris ma mère dans mes bras en lui disant à quel point j'avais eu peur. Bien entendu, elle ne comprit pas ma réaction mais me rassura quand même.

Dès mon réveil, j'eus une sensation bizarre. Ma tête savait ce qu'elle voulait dire mais c'est tout autre chose qui sortait de ma bouche. Ces mots... Je ne les avais jamais appris ! Pourtant, c'étaient bien eux que je disais. Aussitôt, je compris quelque chose : si je ne trouvais pas la langue dans laquelle je m'exprimais, j'allais avoir de très gros problèmes ! Et pour cause, si jamais je me mettais à parler chinois devant ma prof de math, je n'imaginais même pas le nombre d'heures de colle qui s'en suivrait !

Tout à coup, Min, ma chatte se faufila entre les battants de la porte de ma chambre, que j'avais laissée entrouverte.

- Miaooooou, fit-elle gaiment

- Mia, mia, miaou, lui répondit-je.

Mon cri de surprise s'entendit jusque chez les voisins — qui à cette heure, devaient ronfler comme des ours —. Je venais de parler à mon chat ! Et qui plus est, de comprendre ce qu'il m'avait dit. Alors là, j'étais perdue. Non seulement je balbutiais des phrases étranges à ne rien y comprendre, mais en plus, je tapais la causette avec une chatte.

Laissais-moi vous dire un truc : j'aurai largement préféré que Papa ne choisisse pas ce moment crucial de réflexion pour entrer dans ma chambre. Surtout si j'avais su en avance qu'il allait me demander si un cafard avait encore été tenté de faire la sieste sur mes pantoufles. Certes, je hais les cafards plus que tout au monde et oui, les cafards venaient souvent dormir dans mes chaussons — plus particulièrement le gauche mais ça il ne le savait sûrement pas —. Mais dans tous les cas, ce n'est pas une raison pour m'accuser de ça. Malheureusement, chausson gauche ou pas, je ne suis pas une voyante et je n'ai pas de pouvoir magique.

- Alors Luna, tu veux que j'enlève le cafard dans tes pantoufles ?

- Non merci P'pa mais je ne les ai pas sur moi, dit-je agacée d'avoir prédit un peu en retard le fait qu'il allait me demander cela.

- Mais du coup, pourquoi as-tu crié, me demanda-t-il ?

- Oh, tu parles de cette petite exclamation de rien du tout ! C'est simplement parce que je venais de retrouver mon vieux stylo 4 couleurs de la maternelle. Tu veux que je te le montre ?

- Non ne t'en fait pas, ça ira.

- Tu penses que je peux sortir un peu ?

- On mange à 20h comme ta mère est en déplacement. Tu peux aller où tu veux dans la ville mais sois rentrée pour le repas et ne t'approche pas trop du port d'accord ?

- Compris !

Domage, le port c'est justement là où je voulais mener mon enquête sur le langage que je tenais en ce moment ! Comme je ne voulais pas trahir la confiance de Papa, je me suis dit que je poserais mes questions au vieux-pêcheur-qui-sait tout-mais-qui-ne-dit-pratiquement-rien demain. Ce soir, les rues étaient presque désertes. Seuls quelques chats furtifs et des touristes en quête de restaurants qui soient ouverts se promenaient.

Le sol de béton sous mes pieds a soudain émis un petit tintement, comment s'il était creux. Je me suis arrêtée, pour savoir d'où provenait ce son. Je fis frotter mes chaussures contre le trottoir

et l'écho résonna de nouveaux à mes oreilles. Je me suis alors penchée pour regarder le bord du bas-côté. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir un petit loquet, dissimulé dans le rebord ! Je passais presque tous les jours ici et, depuis tout ce temps, je n'avais jamais vu ce fermoir ! Je me mis alors, tout doucement, à le tirer. La petite trappe, pas plus grande que moi, s'ouvrit. J'hésitais à y rentrer. Mais après tout, j'étais seule dans la rue et je possédais une montre. Je serais sûrement de retour chez moi pour le dîner.

Le passage était étroit et il y avait à peine assez de lumière pour y voir. A force de ramper, mes bras devenaient de plus en plus lourds. Ça m'apprendra à ne pas écouter en cours de sport. Mais bon, le sport n'avait de toute façon jamais aidé personne. J'avais maintenant 11 ans et il n'était pas question que je renonce une fois dans ma vie à quelque chose.

Le bout de ce détroit commençait enfin à se voir. Brusquement ma progression s'arrêta net : le long couloir que je parcourais jusqu'à présent se stoppait sur une pente verticale. En face de moi se trouvait une pièce, plutôt chaleureuse qui ressemblait étonnamment à une salle à manger. Elle était remplie de meubles et une lampe verte pendait au plafond. A l'opposé du salon, se trouvait une porte grise en bois peint. Je descendis comme je pus de là où je me trouvais et me dirigeai d'un pas mal allaisé vers la sortie.

Tout à coup la porte s'ouvrit découvrant... ma mère !?

- Chérie ? me demanda-t-elle.

- Ma...Maman ? Qu'est que tu fais ici, tu n'es pas censée être en déplacement à Londres ?

- Non, je m'excuse de vous avoir menti... Mais comment as-tu fait pour rentrer ?

- Laisse tomber. Mais réponds-moi, que fais-tu ici ?

- Ok, je vais tout t'expliquer. Ce village est depuis longtemps sujet à de nombreuses vagues de froid et de chaud. Avec mes collègues je tente donc de résoudre le mystère de ces températures variantes.

Voilà donc pourquoi Maman part souvent en déplacement en ce moment. Une question me brûlait tout de même la langue.

- M'man, il y a quelque chose qui m'arrive en ce moment et que je n'arrive pas à expliquer.

- Quoi donc Luna ?

- Et bien... Tout d'abord, ce matin, je me suis mise à parler avec mes peluches et je savais ce que je voulais dire mais ce n'est pas du tout ça que j'articulais. Et après, Min est rentrée dans ma chambre en miaulant et je lui ai REPONDU !

Je voyais bien que Maman hésitait à me dire quelque chose de très important. Il était très rare de la voir tergiverser autant. D'habitude, elle était toujours rayonnante mais là, elle semblait se soucier d'un truc.

- Tout d'abord, tu dois savoir que tu n'as pas à t'inquiéter, me répondit elle. Mais avant de te dire quoi que ce soit d'autre tu dois me promettre — pour de vrai — que tu ne diras rien à personne de ce que je vais te révéler.

- Même à Papa ?

- Oui, même à Papa, rétorqua-t-elle.

- C'est promis, la coupai-je toute excitée !

- Très bien mais premièrement, suis-moi. Mon histoire va être relativement longue alors il faut que tu sois à l'aise quand je vais te la raconter.

Je la suivis sans rechigner et nous débouchâmes sur une grande porte sertie de représentations de nuages. Mamounette — comme j'appelle souvent Maman — a ouvert la porte pour rentrer dans la pièce qui se trouvait derrière. Celle-ci était chaleureuse. Les murs étaient décorés par

du papier peint aux milles couleurs. Dans un coins un lit jaune et vert et une table de nuit étaient posés à même le sol. A l'opposé trônait un bureau marron possédant une rangée de petits tiroirs orange. Juste au-dessus, était placée une photo. Elle me représentait dans les bras de ma mère et mon père nous enlaçait toutes les deux. Maman m'indiqua une petite chaise rouge.

- Va y assieds-toi.

Elle attendit que je sois installée et s'élança :

- Il y a environ 12 ans, le rêve de ton père et de moi était de visiter le musée de Langues de Paris. En effet, à nous deux nous formions un très beau duo de linguistes.

Ton père parlait chinois, japonais, allemand et anglais comme personne. Quant à moi, je ne restais jamais en retrait avec l'espagnol, l'italien et le polonais. Nous souhaitions à tout prix pouvoir comprendre les gens et ainsi, pouvoir en apprendre plus sur leurs cultures. Nous sommes donc allés visiter un musée des langues à Paris. Malheureusement, ce jour-là, la pluie tombait à grosse gouttes. Le musée a donc été contraint à fermer ses portes. Comme nous avions pris deux semaines de congés, nous avons attendu que les crues se soit calmées pour aller retenter sa chance pour visiter ces galeries. Mais depuis ce jour, le musée n'a jamais réouvert ses portes. Notre rêve venait de s'écrouler, et selon ton paternel, le monde aussi. Nous sommes donc retournés en Bretagne où nous eut avons une fille : toi. En revanche ta naissance ne s'est pas passée comme nous l'espérions. Ce jour-là, une violente tempête s'acharnait sur les vitres de l'hôpital. Nous ne voyions rien de ce qui se passait dehors. Seul de faibles éclaircies liées à la lune pouvait nous faire imaginer le spectacle extérieur. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous avons décidé de t'appeler « Luna », la lune en espagnol. Mais passons. Ta naissance terminée, l'orage se calma. Mais très vite, nous nous sommes rendu compte que quelque chose te rendait différente des autres enfants de ton âge.

- Ma façon de parler ?

- Exact ! Un matin, Min s'est pointée sur le seuil de notre entrée. Elle était épuisée et elle mourait de faim. Nous avons donc décidé de l'accueillir dans notre petite tribu.

Etrangement, tu parlais fréquemment avec elle. Nous nous sommes dit que tu répétais machinalement ce qu'elle disait, mais cette hypothèse s'est vite évaporée de nos esprits car la même chose se répétait avec le chien des voisins. Nous avons compris une chose : tu parlais n'importe quelle langue et, donc, la comprenait. Mais vers 3 ans ce « pouvoir » a disparu et nous l'avons oublié. Mais il est visiblement réapparu... Le plus étrange est qu'il ne se soit pas manifesté pendant aussi longtemps...

- Oui, je vois. Mais, lui répondit-je, je ne comprends toujours pas comment je peux posséder un don aussi extraordinaire.

Et sur-ce, je lui dis :

- Dans tous les cas, je dois être de retour à la maison avant 20h et là il est 19h47 ! Papa va me passer un savon, me suis-je lamentée.

-Si tu veux, me consola ma mère, je peux te ramener en voiture.

- Tu ferai ça pour moi ?

- Oui mais pas un mot à ton père sur le fait que je sois en ville.

De nuit, Ploumanac'h paraissait être une ville de fantômes. Au loin, la lueur du phare illuminait la mer, tel une bougie éclairant une vaste pièce sombre. Une forte odeur de poison pas frais flottait dans les rues. Le trajet fut long mais, au bout d'un quart d'heure, leur petite maison se montrât enfin à travers la fenêtre embuée de la voiture. Soudain, la « Peugeot » s'arrêta.

- Je dois te laisser ici ma puce, me dit Maman. Si Papa voit la voiture il va se douter de quelque chose...

Je descendis à contre cœur dans le froid et fit un petit signe d'au revoir à ma mère.

Dès que je poussais la porte, mon père me dis :

-Tu arrives bien tard Luna. Qu'es-tu allée faire en ville ?

-Rien de très spécial, lui répondis-je, j'ai croisé Emma (ma meilleure amie) — mensonge — et nous sommes allées nous balader le long de la plage — gros mensonge—. Nous avons regardé le couché de soleil toutes les deux — très gros mensonge —.

- Si tu étais avec elle je n'ai donc pas de raison de m'inquiéter. Sinon, tu peux m'aider à mettre la table ?

Le repas dura presque une heure étant donné le fait que mon père s'était mis en tête de revoir toutes les choses mises en désordre à ranger qui se trouvait dans ma chambre. Le repas terminé — enfin ! — je montai les escaliers, poussais lentement la porte contenant l'inscription « MA chambre » et m'affalai sur mon lit, épuisée. Je m'endormis quelques minutes plus tard, plongeant dans un sommeil parsemé d'histoires de trottoir, de passage secret et de météo.

Je me réveillais le lendemain. Mon réveil s'était lancé dans une imitation grotesque de pinson sans qu'on lui demande son avis. Il osait sonner le WEEK-END ! Non mais, quel affront ! Sortant de ma torpeur, je renversais ma couette par terre et enfilais des vêtements propres. J'avais oublié que je devais aller voir le vieux-pêcheur-qui-sait-tout-mais-qui-ne-dit-pratiquement-rien.

Je descendis les escaliers à pas de loup.

- Coucou ma choupette, bien dormi, me dit alors la voix de mon père ?

Sous l'effet de la surprise, je faillis m'étouffer avec ma propre salive : je ne pensais pas que Papa serait réveillé à 6h du mat !

- Oui, oui, maugréais-je, je voulais te demander si je pouvais aller me balader près du port.

- Le port ?

- Tu as bien entendu, le port.

- Et tu vas encore t'approcher des bateaux amarrés n'est-ce pas ?

- Si tu me demandes de ne pas le faire je ne le ferais pas, dis-je, mais si tu ne me le demandes pas, surement.

- Je veux bien que tu y ailles mais il faudra te plier à ces 3 conditions :

1) Ne chahutes pas près des bateaux amarrés.

2) Si tu veux passer la journée là-bas, il me faudra un quart d'heure pour te préparer un pique-nique et tu ne partiras pas sans ton sandwich, ton dessert, ta besace ni 5€.

- Et, ça fait quatre là !

- Non, non c'est deux. Je reprends :

1) Ne chahutes pas près des bateaux amarrés

2) Si tu veux passer la journée là-bas, il me faudra un quart d'heure pour te préparer un pique-nique et tu ne partiras pas sans ton sandwich, ton dessert, ta besace ni 5€

Et 3) Il faut dans tous les cas que tu sois rentrée avant 16h parce que je vais te faire un goûter spécial.

C'est OK ?

- C'est OK...

- Tu as décidé de faire quoi, me questionna-t-il, Passer la journée au port ou rentrer pour le repas à midi ?

- Et bien si c'est possible je serais plutôt d'avis de passer la journée au port, si c'est possible bien sûr.

- C'est possible ma petite Luna. Mais dans ce cas file te préparer dans ta chambre pendant que je te prépare ton repas. Tu as besoin d'un petit dej ?

- T'inquiète j'ai mangé un p'tit truc quand je me suis réveillée.

En cette saison, le port était presque vide. Seul un bateau de pêcheur mouillait et la neige envahissait le trottoir. Quelques mètres plus loin, le phare brillait d'une lueur intense qui m'éblouit. A son pied, un vieillard trempait sa canne à pêche dans l'eau. Il ne portait qu'un jean « Levi's » et un pullover bleu marine avec plein de poissons dessus. Je me suis approchée du vieux-pêcheur-qui-sait-tout-mais-qui-ne-dit-pratiquement-rien. La neige faisait « Sploch sploch » sous mes pas mais le papi ne se retourna même pas à mon approche.

- Bonjour ma petite Luna, dit-il d'une voix saccadée.

- Co, comment connaissez-vous nom, bégaye-je, ?

- Tu viens me voir à propos de ton don, fit-il sans faire attention à ma question, n'est-ce pas ? Persuadée qu'il ne répondra pas à mes questions, je répondis aux siennes :

- Oui c'est cela vieux-pêcheur-qui-sait-tout-mais-qui-ne-dit-pratiquement-rien.

- J'affectionne particulièrement ce nom mais tu peux désormais m'appeler Pierre car mes parents ont décidé de m'appeler comme cela.

- D'accord Pierre.

Alors comme ça, il avait un nom et qui plus est Pierre ! Je me retins de rire aux éclats car il serait grossier de lui apparaître comme une petite fille insolente qui se moque de tout ce qu'elle voit. Mais avant que je puisse lui demander quoi que ce soit, il dit :

- Je savais qu'un des vôtres viendrait me voir un jour.

- Qui ça un des nôtres ?

- Tu n'es pas la seule à avoir ce genre de don. Il y a onze ans de cela, le jour de ta naissance, j'ai abusé de mes pouvoirs.

Voyant mon air ahuri, il continua :

- J'étais un mage d'un autre monde. Quand la comète que vous appelez Chicxulub — celle-là même qui a éradiqué les dinosaures — s'est écrasée sur Terre je suis arrivé dans cette planète.

- Donc vous êtes un extraterrestre vieux de 66 millions d'années !

- En quelques sortes oui, répondit Pierre avec un petit sourire, mais je ne suis pas vert. Bref, j'étais magicien et le jour de ta naissance — soit dit en passant le 15 août 2013 —, j'ai abusé de mes pouvoirs jusqu'à ce qu'il n'en reste plus aucune trace en moi, mise à part ma quasi-immortalité. Je pouvais avant cet incident faire voler les objets, transformer les chats en chien et bien d'autres choses encore. Mais ce jour-là, le monde me parut bien triste et monotone. Je me sentais seul car j'étais le seul mage de ce monde. J'ai alors décidé de créer de nouveaux sorciers. Mais, le sort que j'ai lancé n'a pas fonctionné comme je l'avais prévu... En effet, je voulais que tous les enfants qui naissent en ce jour héritent de mes talents. Mais vous êtes

seulement nés — car au cas où tu ne l'avais pas compris tu en fait partie — avec la principale qualité de vos deux parents sauf qu'elle était bien supérieure à la leur. Ce dernier sort m'a tellement épuisé que mes dons se sont évaporés. Seulement, je vous ai vus grandir. Oui, vous enfants à qui j'ai offert ma magie je vous connais par cœur. De vos plus gros défauts à votre secret le plus enfoui au fond de vos âmes. Mais ne t'en fait pas, dit-il en percevant ma crainte, ce que je sais sur vous restera en moi-même même je me sentirai à jamais coupable de votre sort.

- Ne vous en faites pas, ce don ne me gêne pas le moins du monde. Mais dites-moi, vous ne vous sentez pas seul ici ?

- Un peu, concéda-le-vieux-pêcheur-qui-sait-tous-mais-qui-ne-dit-pratiquement-rien.

- Dans ce cas, cela vous ennuerait si je mangeais avec vous ?

- Pas le moins du monde Luna.

Chère Emma,

Depuis cet épisode, je viens tous les week-ends au port pour voir comment se porte Pierre. Je me sens légère et apaisée quand je le quitte même si, au fond de moi, je m'inquiète toujours car je ne sais pas si je le reverrai la semaine prochaine. Quant à mes pouvoirs, c'est un secret que je n'ai jamais partagé avec quiconque — hormis toi bien sûr ! — et, rassure-toi, je n'ai jamais parlé chinois avec ma prof de math. Au fil des ans j'ai rencontré pas mal de mes semblables et leur ai expliqué la cause de leur originalité. Je suis maintenant une adulte d'une quarantaine d'année et je commence à me familiariser avec les voitures volantes et la médecine par téléphone. Je vis ma vie pleinement et profite de chaque instant. Ma mère a réussi à découvrir le secret de la météo catastrophique de notre village — une histoire de force magnétique je sais plus quoi (dois-je te préciser que je n'aime toujours pas la physique chimie ?) — et mon père ne se bat plus avec les cafards de mon chausson gauche. Ici, je me porte très bien et toi ? je ne te manque pas trop ?

Avec toute mon affection,

Luna, ton amie d'enfance.

Chapitre 1

Dès mon réveil, j'eus une sensation bizarre. Ma tête savait ce qu'elle voulait dire mais c'était toute autre chose sortait de ma bouche. Je ne pouvais dire qu'une seule chose...

« Lao ye »

(Se prononce lao yé veut dire papi),

C'était la seule chose qui encombrait ma tête. Je me réveille d'un coup et je découvre qu'il est déjà tard. Alors je cours vers la salle de bain et je vois un énorme bouton sur mon pauvre petit nez. J'étais désespérée moi Lixia 13 ans (se prononce Lichia) ... Je ne pensais qu'à une seule chose : il me fallait de la crème !!! J'ouvris les tiroirs et ... pas de crème !!! Et dire que je devais aller au collège ! En plus il était déjà 6 h 45 ! Je devais m'habiller, manger mon petit déjeuner, bref, tout ce qu'une fille doit faire avant d'aller en cours. Mais je ne pouvais sortir avec ça !!!

Alors j'eus une idée : les vieux masques du Covid, ohlala cette époque ! J'ai pris un vieux masque, enfourché mon vélo, direction le collège !! Après 15 minutes de vélo j'arrivais enfin au collège, mais malheureusement ma prof a découvert que j'étais en retard, du coup j'ai dû suivre les cours à l'extérieur de la classe !!!

Et oui ! A cette époque en Chine le collège c'est comment on dit maintenant ?

Ah oui ! C'était ATROCE. Bah oui quoi ! Je dois apprendre mes leçons et tout ...en DEHORS de la classe ! Ce n'est pas possible sérieux ! Bon en revenant à cet énorme bouton sur mon pif ...

Et ben ... TOUT le monde s'est moqué de moi, maintenant je suis la risée de toute l'école !

Je veux à tout prix m'enlever cette horreur de "ce" nez.

Ça y est c'est enfin la fin du cours, je prends mon vélo, je roule mais je suis épuisée puis tout à coup je ferme les yeux et ...“ ha !!sbiff baf bouf qui finit sur un ping !". Je me réveille et qu'est-ce que je vois sous mes roues ? : un jiang shi !!! Mais de quoi ! Un jiang shi (se prononce dji ein sh un jiang shi et une sorte de zombie) au milieu de la route !?!?

Alors là, le monde devient fou ! Je n'arrive pas à y croire, la seule fois où j'ai vu un jiang shi c'était dans les vieux livres de ma lao lao (ma grand-mère), mais je ne pensais pas en voir un pour de vrai ! Je veux dire en vrai de vrai ! Mais bon ça doit être la fatigue !

Puis d'un coup il commença à marmonner quelque chose ... J'ai l'impression qu'il parle en chinois ! Et ben non ! Je le contourne, l'évite ce que vous voulez mais je ne voulais pas avoir d'ennui. Alors bah voilà mon ptit mec tant pis pour toi ! T'avais qu'à pas aller sous mes roues ! DOMMAGE ! Bon aller je rentre, et devant chez moi avant de rentrer je vis...

Le JIANG SHI !!!! Il m'embête celui-là ! Moi je veux être une ado normale quoi !

Mais apparemment c'est trop demander ! Mais bon aller je vais lui parler après il me laissera tranquille, alors voilà ... Il me parle dans une langue que j'ai l'impression de connaître mais je cherche pas plus loin, il me parle pendant 2, 3 heure peut être ! Mais en fait je regarde ma montre et je vois qu'il n'est que 17 heures 22 (l'école en chine finissait à 17 h 00 en plus de mes 15 minutes à vélo) et au bout d'un moment je comprends ce qu'il me dit :

« Bon alors on m'écoute enfin ! » dit-il d'une toute petite voix aiguë et très désagréable

...

Et en plus il continue le minus !!!!

« Bon donc je disais ...Je m'appelle Xiao xi (Xiao xi signifie petite joie et se prononce chiao chi) et tu n'aurais pas un problème avec ton nez ? »

C'est LA goutte de trop !!! Alors là je ne me retiens pas je le prends (il n'est pas très grand) et je l'étire comme une dingue ! Mais de toute façon, apparemment d'après lao lao un jiang shi est mort mais marche comme s'il était en vis ... Mais ils ont un avantage très avantageux c'est...

« Et oh tu m'écoutes !!! »

« Rahhhh !! Tu m'énerves ! Tais-toi tu veux ?!?! »

Donc leur avantage très avantageux est...

« Nan je veux pas me taire »

« Tais-toi ! »

Que même si nous les tuons et patati et patata, ils survivront !!! Ça doit être le SEUL truc de bien qu'ils possèdent !

« DONC !!! Il faut que tu manges »

« Hein !!!! Quoi !!!! Je dois manger quoi ? »

« Tu dois manger des diaoyu shao... (se prononce tiao u sao) »

« QUOI !!!! »

« En langue que les jeunes de ton genre utilisent ça serait ... »

Et d'un coup ! Il s'endort !! Mais pitié sérieux !

« Pardon ça serait : un taiyaki si tu voulais savoir... »

« Ah bah cool j'en ai dans le frigo !!! Enfin il disparaîtra de ce lourd fardeau !!! »

« Ne te précipite pas ! Il t'en faut des SPÉCIALES »

« Tu m'embête »

« Nan mais oh ça va ! Je suis un jiang shi de taille, je suis le 2eme meilleure »

« Tu mens !!! »

« Bah, enfaite c'est sur cent, et le meilleur c'est censé être le centième ... »

« Je le savais que tu étais qu'un gros menteur ! »

Je savais que je n'aurais pas dû le rabaisser comme ça (il était tout triste).

Mais je savais aussi que j'avais besoin de lui...

Alors je lui remonte le moral.

« Mais je suis sûr que si tu travailles tu pourrais t'améliorer ! »

« Mais le truc, c'est qu'il faut résoudre les problèmes dans les légendes chinoises. Et c'est très dur car ... Bah, il faut les trouver ces légendes ! »

Donc voilà ce n'était pas gagné !

« J'ai juste une question... Ça va prendre combien de temps ? Parce que j'ai cours quand même ! »

Chapitre 2

1ère légende non faite : la légende de Chang'e (se prononce tsein eu)

Il était une fois, un archer très fort nommé Hou Yi. Pour sauver le monde d'une catastrophe, il a dû abattre neuf soleils qui brûlaient la Terre. Impressionnée par son courage, la Reine-Mère des Cieux lui a offert une pilule d'immortalité. Mais Hou Yi avait peur que cette pilule ne tombe entre de mauvaises mains, alors il a demandé à sa belle épouse, Chang'e, de la garder.

Un jour, un méchant nommé Peng Meng (se prononce pron mè) a essayé de voler la pilule. Pour l'empêcher, Chang'e n'a eu d'autre choix que d'avalier la pilule entière. Immédiatement, elle s'est sentie légère et a commencé à flotter. Elle s'est envolée vers le ciel et a atterri sur la Lune, où elle vit toujours aujourd'hui...

« C'est marqué que la pilule a disparu, donc il faut la retrouver ! »

« Super ! Bien joué ! Maintenant...OU EST CE QU'ON LA TROUVE !!! Et en quoi ça me concerne d'ailleurs ? C'est bien que tu sois le plus fort et que tu montes dans l'échelle pour devenir le centième, mais moi j'ai pas envie d'avoir cette pustule sur mon minuscule nez innocent. »

« Oui oui, mais en fait à chaque fois qu'on finit une "quête" ils nous donnent ce qu'on veut ! Et Ducoup on pourras leur demander un ingrédient et préparer le diaoyu shao ! »

« Cool ! Mais pourquoi on peut pas tout simplement leur demander le diaoyu shao ? »

« Bah ouiiii, mais non on peut pas ... SI tu veux savoir pourquoi, c'est parce qu'ils ne me font pas confiance. Avant j'avais un maître... »

« Bla bla bla! C'est bien de raconter sa vie, mais bon le temps presse ! J'ai pas toute la vie ! »

Et là à ce moment précis, j'eus comme une vision, je voyais Xiao xi et quelqu'un que je connaissais ...

« Heu ...Ça va ? » M'avais appelé Xiao xi

Je l'avais entendue m'appeler, mais je ne pouvais rien faire ... Et j'ai senti que je me laissais tomber par terre, puis j'avais une voix, une voix que je connaissais mais qui avait une toute petite place dans ma tête.

Puis tout a coup je me réveille.

« Réveille-toi ! Ne me laisse pas tout seul je ne suis qu'un pauvre petit bébé sans toi ! Aide-moi ! »

« Ne t'inquiète pas. Mais je suis contente que tu admettes que tu n'es qu'un gamin »

« De quoi ! Non mais je croyais que tu étais morte ! »

J'étais contente qu'il s'inquiète pour moi, mais cette vision était étrange et vraiment terrifiante. J'espère que ça ne se reproduira plus ...Mais en attendant il fallait retrouver cette pilule pour avoir le 1er ingrédient du diaoyu shao, et enfin pouvoir le préparer, sur le derrière du sachet de petit gâteau était marqué les ingrédients utilisés pour les préparer.

Mais malheureusement j'avais oublié le sachet à la maison, car à ce moment-là on était au temple du ciel (à Pékin ou j'habite). Mais par chance Xiao xi avait une liste !

Maintenant fallait chercher ! Mais Xiao xi était complètement idiot. Ducoup il ne savait pas comment accéder à la légende ! Mais j'eus une idée, si normalement la légende doit se passer (après) sur la lune, il faut aller sur la lune ! Et par chance Xiao xi a un papier magique pour voir quelles légendes sont faites ou pas. Alors nous pourrons y accéder facilement je pense !

Mais finalement c'était très brutal, voici ma 1ère réaction :

« HAAAAAAAAAAAA !!!!!!! J'vais mourir !!!! »

« Ne t'inquiète pa ...aaaaAAAAAAAA ! » Avait essayé de me rassurer Xiao xi

Bon, on va pas s'en sortir c'est sûr.

Et là "Paf" on atterrit dans la légende.

Et nous arrivons dans un endroit assez étrange, mais tellement beau !

Cet endroit s'appelle : le monde lunaire de Chang'e.

Plus vite que ça, nous courons comme des enfants pour trouver la pilule !

« Ah oui ! Ça va être long car il nous faut 8 ingrédients !!! »

« Oh non ! Mais il faut quoi comme ingrédients ? »

« Il y a du sel, du sucre, de l'huile, de la farine, de la levure chimique, du lait, des œufs et de la pâte de haricot. »

« Ok. Alors j'ai déjà le sel, le sucre, l'huile, la levure chimique, la farine, le lait, l'œuf et bah le reste j'ai pas par contre ! »

« Oui mais ... le lait il en faut un spécial, l'œuf il faut celui de LA poule et la pâte d'azuki il faut les SUPER haricot pour que ça marche. »

D'accord il faut vraiment qu'on trouve cette pilule.

Chapitre 3

Mais nous n'avons aucun indice, il FALLAIT que nous la retrouvions !

Pitié ! Alors où pourrait-elle être ? Pour avoir une petite idée ...

Elle nous a raconté son histoire encore une fois, mais cette fois-ci elle nous a dit que sur la lune elle devait avoir un lapin avec elle ! Il faut trouver ce lapin pour pouvoir l'interroger ! Me dis-je. Alors après un peu de marche on trouve ce cher lapin près d'un arbre, un magnifique arbre qui se nommait osmanthus ?? C'est un drôle de nom pour un si jolie arbre. Mais bref, il nous dit qu'il a quelque chose qui le gratte dans son oreille. Alors je vérifie et ... que découvre je ? La pilule !!! Enfin je la trouve ! Ce n'était pas trop tôt ! Je la donne à Chang'e et elle me donne la pâte de haricot, et d' un !

J'étais tellement soulagé ! Aller au boulot il nous faut le 2ème ingrédient ... et Xiao xi est devenu le 43ème ! Je suis fier de lui ! Mais il faut se concentrer pour la 2ème légende ... Et la trouver surtout ! Il me dit :

« Pour cette légende il faut redonner ses 5 pierres de couleurs à la déesse pour qu'elle puisse vous créer vous les humains. »

« Ok, mais tu ne m'as pas dit qu'elle est cette légende ! Il faudrait déjà que tu saches c'est quoi cette légende !!! »

« Oui, oui mais je sais c'est quoi LA légende qui rapporte 2 récompenses ... »

Ok je savais qu'il fallait que je reste calme, mais pour m'enlever ce truc je ferai tout mon possible. Donc je devais l'écouter :

« Nüwa, après avoir observé la beauté de la Terre, ressentit qu'il manquait un être intelligent pour dominer la nature. Elle modela alors des figurines de glaise à son image, et créa ainsi les premiers êtres humains, qui furent capables de marcher et de parler. Heureuse de sa création, elle continua de travailler jusqu'à être épuisée.

Après la défaite de Gonggong contre Zhurong, ce dernier, dans sa colère, brisa le mont Buzhou, une colonne soutenant le ciel, provoquant un effondrement partiel de celui-ci. Ce désastre provoqua des inondations, des incendies et le chaos dans le monde. Face à cette catastrophe, Nüwa, dévouée à sauver l'Humanité, décida de réparer le ciel. Elle récolta des pierres de cinq couleurs qu'elle fusionna pour reboucher le trou céleste, utilisa des cendres de roseaux pour stopper les crues, et captura le Dragon noir, qui terrorisait les humains, ramenant ainsi la paix et l'ordre. Et donc voilà je t'ai tout raconter en peu plus court même si j'ai l'impression d'avoir dit tout un discours ... »

« Oui, oui d'accord mais épargne moi tout ce blabla ! Il faut aller ou cette fois ci ? Hein ? Au pays des dormeurs à ce que je vois !!! Bon grouille toi de te réveiller la ! Oh moi aussi j'ai l'impression d'avoir parlé 3 heures ... Comme ce crétin de Xiao xi ! »

« Je ne dormais pas je ne voulais juste pas que tu m'embêtes avec ton blabla à la noix ! Je suis fatigué de réfléchir ! »

« Bah moi c'est TOI qui me fatigues ! Aller fait pas ton gamin dit moi elle est ou la légende ! »

« Nan t'est trop méchante ! »

« Aller soit sympa ! Je m'excuse ! Mais t'es qu'un nigaud en fait ? Tu es trop égoïste Xiao xi ! tu ne veux même pas... »

« Oui bah si tu veux de l'aide laisse-moi parler ! Il faut aller ... Heu désolé mais je ne m'en souviens plus... »

« J'avais raison : tu n'es vraiment qu'un nigaud. »

Et là encore j'eus une fois de plus une vision voyant Xiao xi et un vieil homme qui lui donnais des petites tapettes sur la tête en lui disant qu'il ne devait pas rester dans son coin, je crois que c'était ça. Mais je ne puis rester plus longtemps car je me réveille sans avoir plus de réponse, je me réveille avec quelques petites larmes sous mes yeux sans savoir pourquoi. Mais ça coule sans que je puisse arrêter...

« J'espère vraiment que tu n'auras plus de souci. Si tu veux j'ai fait 2 petites années de psychiatrie pour en parler... »

« Merci Xiao xi mais ça ira... »

Chapitre 4

Nous devons aller à la 2eme légende, la légende finale...

Et cette fois-ci Xiao xi n'avait aucun souvenir de l'histoire de Nüwa, et moi je ne savais pas qui est cet homme assez vieux qui était toujours avec mon petit jiang shi. Même si j'allais aux plus profond de ma mémoire je ne trouver toujours pas un petit souvenir de cet homme aux visage flouté...

Alors que ce matin même (je crois) j'étais qu'une ado normale sans problème et maintenant je me retrouve dans le monde lunaire.

« Heu d'ailleurs ça fait qu'une heure qu'on est là, mais c'est juste si tu veux le savoir hein ! »

« QUOI !!!Comment ça se fait ! »

« Bah oui nous sommes dans un monde parallèle ! »

Et moi comme une idiote je ne savais même pas ça ! Mais en tout cas il y avait vraiment un problème, ce problème est que je me sentais observé, c'était inquiétant ...

Nous devons partir en excursion pour cette maudite légende. Pour ce problème fâcheusement compliqué. Mais la petite ampoule dans ma tête c'était allumé, il fallait aller au mont Buzhou près de la colonne qui s'est effondré. Alors sur mon petit vélo nous reprenons la route pour le mont buzhou ou l'on pourra aller dans la légende. Quand nous sommes arrivés pouf ! Papier magique et là nous atterrissons dans la légende mais il y a une inondation, donc nous fabriquons un "radeau" avec ce que nous trouvons : des branches, des lianes pour faire des nœuds et des petites brindilles.

« Ok, bah TU vas couper les branches ET faire les nœuds avec ces lianes pour nous faire un radeau, et pouvoir naviguer sur cette inondation tranquillement il faudrait aussi faire des rames ! »

« Nan mais ho ! Je ne suis pas ta boniche non plus, hein ! »

J'avoue j'y étais aller un peu fort quand même, Je vais l'aider allez.

« D'accord je vais t'aider mais par contre ne chipote pas. »

« Ah merci bien, il fallait bien que tu m'aides, parce que toi tu fais rien sinon ... »

Je dois l'aider, purée ça va être un désastre surtout avec lui...

Mais quelques heures plus tard nous avons réussi à fabriquer un radeau, perso j'en suis fière. Maintenant il faut réussir à naviguer plus qu'il y a beaucoup de vagues ça va être compliqué. Après 30 minutes à naviguer on arrive enfin auprès de Nüwa, Et elle nous explique son problème :

« Je ne trouve plus mes pierres qui vont reboucher le trou céleste sans eux nous sommes finis, enfin vous les humains... S'il vous plaît retrouvez-moi ces pierres, c'est facile il n'y en a que 5 ! »

Donc nous voilà embarqué dans une nouvelle aventure, mais elle nous a expliqué aussi que ses pierres venaient des montagnes, du coup nous allons à la montagne. Xiao xi est trop paresseux du coup au bout d'un moment je le porte sur mon dos, purée qu'est-ce qu'il est lourd !!! Arrivé en haut de la montagne Xiao xi à la bonne idée de creuser comme un débile. Mais finalement il n'est pas si bête que ça car nous avons trouvé la première pierre c'est incroyable, pour une fois Xiao xi est intelligent !!!

Du coup nous continuons continuons continuons mais la dernière nous ne la trouvons pas.

Xiao xi a beau chercher et creuser plus profond nous ne la trouvons pas... on retourne auprès de Nüwa et elle nous explique que la dernière est si minuscule qu'elle pourrait tenir dans une oreille. Alors puisque que nous avons déjà vécu ça je cherche dans l'oreille de Nüwa et bizarrement je trouve la pierre !!!!!!!

Je suis ultra heureuse, alors elle nous donne les deux ingrédients et nous retrouvons chez moi à Pékin pour préparer la recette des diaoyu shao!
Comme Xiao xi est vraiment nul en cuisine ça prend un peu de temps, mais une heure après les diaoyu shao son prêt ! J'en mange un en entier et mon bouton rapetisse et disparaît, et nous découvrons que Xiao xi est devenu le 99^e !

Arrivera-t-il à être le centième ?
Arrive ai-je a savoir qui est cet homme ?
À suivre...

UN VOYAGE À KYOTO

 Zoé Nguyen

Elle avait dit cela le plus sérieusement du monde mais je ne savais qu'en penser !

Carmen m'avait dit qu'à Kyoto, la bamboueraie d'Arashiyama détenait des bambous de plusieurs dizaines de mètres de haut !!! En effet, cette variété de bambous est connue pour leur hauteur impressionnante, puisqu'ils peuvent atteindre jusqu'à 27 mètres de haut !!! Elle m'avait dit cela car nous devions faire un exposé sur le Japon. Et bon, le Japon est un pays où règne respect et sagesse et là- bas les bambous sont sacrés et on avait choisi d'en parler dans notre exposé. Carmen et moi étions de vrais fans de ce pays d'Asie à la technologie et à la culture incroyable et on avait supplié nos parents d'aller à Kyoto pour les vacances de printemps. Nos parents étaient d'accord. Mais, leur seule condition ; on devait apprendre le japonais. Bon, Carmen n'était pas du tout pour mais moi je ne demandais que ça. (On se demandait si on était vraiment des jumelles.)

Le voyage

On allait monter dans l'avion. Il y avait 17 h 25 de vol !!! A peine installée dans l'avion, je m'ennuyais déjà, j'avais Carmen à côté de moi, (elle s'ennuyait autant que moi), il était 22h, dans l'avion mais au Canada il était 8 heures !!! On pouvait manger des sushis !!! Je me suis réveillé deux fois dans la nuit car il y avait des zones de turbulences (au grand malheur de Carmen qui avait le mal de l'air). Après une nuit mouvementée, nous avons enfin atterri. Sortis de l'aéroport papa et maman nous expliquèrent le planning du séjour :

- Nous allons dormir à WAYFARER Kyoto Shijo.
- Visiter le Kōdai-ji. Ce temple est connu pour ses érables flamboyants en automne, ses célèbres cerisiers au printemps, et son jardin zen qui serait un des plus beaux de la ville
- Assister au festival Miyako Odori qui se déroule les 3 premières semaines d'avril à Kyoto
- Visiter Tofukuji : la vallée d'érables de Kyoto
- Aller au zoo de Kyoto
- Aller à l'aquarium de Tokyo (Sumida Aquarium)
- Et bien sûr visiter la bamboueraie d'Arashiyama !

Nous nous dirigeons vers l'hôtel, il y avait un gros décalage horaire et Carmen et moi étions épuisées.

Après une bonne nuit de sommeil nous prîmes un petit déjeuner composé de : de riz blanc, de soupe de miso et de poisson grillé. Mais au Japon c'est pas pour les marmottes et oui, au Japon, le petit déjeuner se déguste entre 6h et 7h. Après le petit déj, nous prîmes ensuite le bus pour nous rendre au Kōdai-ji. Dans le bus, papa et maman se disputaient comme tous les jours, je songeais : ça va leur faire du bien, ils ont bien besoin de se détendre là ! Nous étions arrivés ! Nous nous rendîmes au jardin zen tout en regardant attentivement les magnifiques cerisiers en fleur.

3 h après nous étions assis et nous dégustions le déjeuner qui se compose souvent de plats de riz ou de nouilles, comme des bols de ramen, de soba et d'udon. C'était délicieux ! Nous rentrons ensuite à l'hôtel histoire de faire une pause...

Pendant que Carmen et moi regardions les photos que nous avions prises papa ronflait tandis que maman prenait sa douche. Le soir, nous mangeons à l'hôtel et nous jouons au jeu de société

: Gangs of Kyoto (c'est mon jeu préféré). Carmen et moi prîrent notre douche ; et nous nous rendîrent compte que les toilettes au Japon, c'est de la technologie hi tec : ils peuvent même te laver les fesses ! Nous nous en rendons compte car j'ai failli me faire aspirer par les toilettes. Nous allons tous au dodo, Carmen dormait dans la même chambre que moi. Les chambres étaient luxueuses et immenses. Les lits étaient bas mais très confortables. (Au Japon, les lits bas sont appelés des futons.) Carmen et moi étions encore sous le choc du décalage horaire. Il y avait tout de même 14 h de décalage horaire !!!

Car Carmen et moi habitons à Montréal ; Il y avait aussi Yuki, c'est mon chaton, il a trois mois. On n'avait pu l'emmener car il s'était blessé une semaine auparavant.

Le lendemain, maman et papa avaient décidé que ce serait une "petite journée" ; ils avaient aussi décidé que l'on irait faire du shopping pour acheter des spécialités japonaises. La journée passa très vite. Nous avons acheté un puzzle de 1 000 pièces, c'est le mont Fuji ! Papa et maman nous avaient laissés seuls à l'hôtel pour continuer leurs emplettes, car aujourd'hui c'est mon anniversaire ! Je fête tout de même mes 15 ans ! Le soir, papa et maman rentraient avec un magnifique gâteau avec dessus une petite fille en kimono. C'était l'heure des cadeaux !

Carmen m'a offert un maneki neko (un chat porte bonheur) et papa et maman un kimono blanc avec des fleurs de cerisiers, mais, papa et maman ne m'ont pas offert que ça,

Ils m'ont aussi offert des fraises blanches, en plus de ça le gâteau était délicieux. Après le repas, papa et maman nous avaient préparé une surprise, nous allons regarder un film de Miyazaki : Loin de moi, près de toi.

Le lendemain nous nous rendîmes compte que c'était la panique dans la ville. Le Trésor impérial du Japon avait disparu !!! C'était la cata ! Comme si de rien n'était mais, tout de même bouleversé, nous nous rendîmes au festival Miyako Odori. Le festival était magnifique comme dirait mon père.

Mais tout à coup déboulèrent sur la scène ; des koban (des policiers) ! Ils emmenèrent plusieurs geishas : danseuses et musiciennes.

Nous rentrons donc à l'hôtel, autant abasourdi que sonné. Mais le mystère du trésor impérial fut vite résolu, en effet une des geisha (emmenée par les koban) est une complice du voleur, le trésor impérial a retrouvé sa place.

A l'hôtel, Carmen et moi demandons à nos parents de faire du Busuu pour faire du japonais. Car, oui en effet Carmen et moi sommes des débutantes en japonais ; en plus le japonais ça ne s'apprend pas en deux jours !

Le lendemain nous nous rendîmes à Tofuku Ji un temple bouddhiste et la vallée des érables de Kyoto. Carmen et moi étions émerveillés. Et nous avons adorés un pont appelé Tsutenkyo, également connu sous le nom de Pont vers le Ciel.

Cela faisait quasiment une semaine que l'on était à Kyoto, et Carmen et moi étions ENFIN habituées au décalage horaire.

On était mercredi 22 avril. Il faisait beau et nos parents avaient décidé que l'on irait au zoo de Kyoto. Arrivé là-bas, j'ai pris un plan du zoo ; incroyable ! Il y avait mon animal préféré : le panda roux. En pleine visite ; une vétérinaire était catastrophée, car en ce moment même, il y avait la naissance de bébé panda roux et elle n'était qu'une stagiaire mais heureusement mon père était vétérinaire et du coup on avait pu assister à la naissance des bébés. Nous continuâmes la visite mais je trouvais que les cages étaient très restreintes en taille et les animaux tristes.

A la fin de la journée, papa et maman nous avaient préparé une surprise : Deux mangas doraemon en japonais !!! (Doraemon = un des premiers mangas). Ils ont dit que c'est un souvenir. (Mais bon un souvenir en japonais.)

Après une excellente nuit de sommeil, nous nous rendîmes à Sumida Aquarium en voiture. L'aquarium est magnifique mais en peu petit mais Carmen et moi avons adoré. Nous avons passé le reste de la journée à la capitale.

Le soir, nous avons montré les photos que nous avons faites durant le séjour, il y en a qui sont hilarantes. J'avais hâte ; demain ; nous visiterons la bamboueraie d'arashiyama.

Le grand jour

Ça y est, on y était, le moment de vérité, le grand jour. Nous prîmes la voiture de location et nous nous dirigeâmes vers la forêt dense au parterre tacheté. Mais avant de nous rendre dans la forêt de bambou nous allons visiter la forêt de kimono qui est composée d'un ensemble d'environ 600 poteaux cylindriques entourés de tissus de kimono japonais. C'était exceptionnel. Après notre petite balade, nous demandions à une femme la hauteur maximal des bambous qui se trouvent dans la forêt dense ; en effet certain bambou mesure 27 mètres de haut. Carmen avait donc bien raison.

Le retour

C'était déjà la fin du séjour. Nous devions prendre l'avion pour rentrer chez nous.

Arrivé à la maison, Yuki me sauta dessus, il avait l'air complètement guéri.

C'était la rentrée, Carmen et moi allons présenter notre exposé devant toute la classe.

Nous passâmes les premiers, mais notre exposé avait une particularité, en effet on l'avait présenté en 4 langues, en japonais, en espagnol (car Carmen et moi apprenons l'espagnol ou le « Castellano »), en français et en anglais car le Canada est un pays qui a deux langues officielles. Notre professeur de géographie en avait parlé à quasiment tous les professeurs de 3ème. Nos profs de langue en étaient restés bouche bée.

Les stages de troisièmes arrivent à grands pas et je ne sais toujours pas ce que je voudrais faire. Mais notre professeur de langue nous avait donné une opportunité immense ; elle voudrait que l'on ait passé 1 mois (comme stage) au Japon !!! Quand nous annonçons la bonne nouvelle à papa et maman, ils nous embrassent en pleurant de joie. Et bah le lendemain, nous voilà dans l'avion direction le Japon ! Tout en espérant pouvoir décrocher un rôle de journaliste.

10 ans après

Mais ça c'était un petit voyage car maintenant Carmen et moi faisons le tour du monde.

Car on est devenu journaliste ; pourquoi journaliste ; et bien vous vous souvenez de mon exposé sur le Japon et de mon stage au Japon et bien c'est comme ça que je suis devenue journaliste mais une journaliste qui parle 4 langues !!! Puis maintenant je fais des études pour devenir écrivaine quadrilingue (qui parle 4 langues).

Et c'est ainsi que se termine mon histoire.

LES CHÂTEAUX FORTS DE MON ENFANCE

 *Marie Parayre*

Dès mon réveil, j'eus une sensation bizarre. Ma tête savait ce qu'elle voulait dire mais c'était autre chose qui sortait de ma bouche... Du jour au lendemain, ma vie avait changé. Tout a commencé ce matin, en sortant de mon lit. Quand je suis descendue de ma chambre mes parents ne parlaient pas en français, mais à la place, chinois, allemand ou portugais, je ne sais pas... Bon, une langue tout-à-fait étrangère.

Croyant que j'étais dans un rêve, je me pinçais la joue fort, très fort, jusqu'à me faire mal, une douleur atroce. Je repris soudain mes esprits : « Papa, maman, arrêtez de faire les andouilles ! ». Ils se retournèrent et me donnèrent à boire un liquide blanc, au goût ni bon ni mauvais. Et comme j'avais très faim, j'ai terminé ce breuvage.

Pourtant, je n'étais plus un bébé quand même ! Pourquoi se comportaient-ils ainsi ? Craignant le pire, je courus me voir dans mon grand miroir sur le mur, celui avec des bordures dorées. Je pris du temps à monter les marches, j'étais devenue toute petite depuis mon réveil. A moins que la maison était devenue beaucoup plus grande ?

En haut de l'escalier, je repris ma respiration plusieurs fois. J'essayais de me mettre debout. Je me concentrais pour être sur mes deux pieds, après tout, mon cerveau est le même, non ? Puis, je m'effondrais sur le sol, je ne sais pas pourquoi mon corps tremblait de rage et soudain je me suis mise à pleurer. Mes parents accoururent vers moi, je savais qu'ils me réconfortaient mais je ne comprenais toujours pas leurs mots.

Plus tard, quand j'ai voulu rentrer dans ma chambre, la porte était fermée. Que faire ? Le temps passa, et j'attendais. J'attendais que quelqu'un m'ouvre la porte. Je ne pouvais pas aller ailleurs car c'était le seul miroir de la maison qui soit posé sur le sol. Mais comme personne ne venait, je me suis dit d'aller voir dans le miroir de la salle de bain, celui à côté de ma chambre. Dans cette pièce, la porte était grande ouverte. En entrant, j'eus le réflexe de me cacher derrière un rideau. J'entendais des pas dans l'escalier. J'observais maman en train de se maquiller, elle mit un peu de ci, un rien de ça, du rouge, du mauve sur les yeux, puis elle se coiffa, et se fit un chignon très élégant. J'attendis qu'elle sorte de la salle de bain pour enfin pouvoir sortir de ma cachette. Je m'avançais prudemment, me plaçant devant le miroir mais je ne vis personne, aucun reflet car il était bien trop haut. J'eus une idée. Sous le lavabo, il y avait un meuble avec des tiroirs. J'en ouvris un, puis deux, puis trois, et j'escaladais petit à petit ce meuble qui me paraissait une montagne. J'étais presque arrivée au sommet mais j'entendis une porte s'ouvrir derrière moi. Mes parents sont accourus rapidement en faisant de grands gestes et en criant un petit peu mais impossible de le déchiffrer les sons qui sortaient de leurs bouches. Ça y est j'en ai vraiment ras la couche !!!

D'ailleurs, est-ce que j'ai une couche ? Je voulais vérifier cette hypothèse. Je fais un roulé boulé, trébuche, et tombe sur les fesses. J'avais bien une couche. Une chose est certaine, ma vie est de plus en plus pourrie.

Bon, reprenons depuis le début. Je mis mes mains potelets sur mes tempes et ferma les yeux. Je m'appelle Aurore, j'ai neuf ans, je suis en CM1 à l'école Condorcet dans la ville de Jacou et j'ai une grande sœur de douze ans qui s'appelle Elsa. D'ailleurs, pour une fois elle pourrait me servir à quelque chose, où est-elle ? Elle est aussi bizarre et solitaire que la reine des neiges.

Je me rapprochais tant bien que mal au salon et la vis. Elle était assise sur un tabouret et gribouillait une feuille de papier. Mais je le connais ce dessin ! C'est sa mocheté d'arc en ciel qui est accroché sur le frigo. Je crie : « Elsa, Elsa, viens m'aider !!! ». Elle me répondit : « Attends, attends bébé ... ». Enfin en voilà une qui me comprend dans cette famille ! Quelle surprise ! Je ne pensais pas que ça serait cette chipie de sœur. Ça devait être parce qu'elle était un tout petit peu plus âgée que moi.

Maman arriva, elle m'attrapa et me mit dans une poussette avec une sucette dans la bouche. Elle nous reparla et ma sœur me traduit « c'est l'heure de la balade ». Nous sortons de la maison, elle nous amena au parc de jeux, ma sœur se précipita sur le toboggan et je ne sais pas pourquoi j'ai eu envie d'aller jouer dans le bac à sable. Ma mère me donna des ustensiles en plastique : une pelle rose, un râteau bleu et un sot avec le dessin de la Pat Patrouille. Un autre enfant arriva, et détruit mon tas de sable qui se voulait être un château fort. « Et oh, pourquoi tu détruis mon chef d'œuvre ? Parce ce que je fais ce que je veux ! ».

Ha, c'est étrange et bizarre, je le comprends lui aussi. Ma sœur, accouru vers moi, elle me prit dans ses bras et dit « viens on va faire du toboggan ». Sauf que j'étais un peu lourde pour elle. Elle me reposa après trois pas. J'entendis des sons provenir de la bouche de maman. Ma sœur me chuchota au creux de l'oreille « nuuul c'est bientôt l'heure de rentrer pour le bain ».

Dix minutes après nous étions chez nous, je vous épargne l'épisode de ma couche remplie d'une mauvaise odeur. Le bain me paraissait très chaud au premier petit orteil en contact de l'eau, ma sœur était déjà dans l'eau, et m'encouragea à la rejoindre. Elle me tendit des jouets en formes de canards, tortues etc. Nous faisons la bataille d'eau, jouons à la marre aux canards et m'envoya de l'eau à travers sa bouche, ce qui me déplaisait fortement. Maman la gronda, je ne sais pas ce qu'elle lui a dit mais se retourna vers moi et de son index me gratta sous le menton en poussant des petits aigus pour m'apaisait. Elle me sortit du bain, me sécha et m'habilla d'un body. J'étais fatiguée et j'avais faim. J'entendis le bip sonore du micro-onde, et il en sortit un petit pot purée de carotte. Maman fit un mouvement avec sa main et mima un bruit d'avion avec ses lèvres, j'ouvris la bouche et avala tout rond la cuillère orange. Puis, ma sœur me donna un quignon de pain, je le rongais comme un petit hamster qui a de grosses joues. Ma sœur prit la télécommande et mit Netflix. Nous regardons un épisode de petit ours brun en train de jouer avec ses amis aux pompiers avec de gros cartons pour faire un camion. Je comprenais les images mais impossible de déchiffrer le son de la télévision.

Mon chien Rousquille s'installa sur le canapé à côté de moi pour me voler mon quignon de pain que je tenais précieusement entre mes doigts. Elle commença à me lécher la main, elle réussit à me voler la nourriture et fière d'elle, elle repartit le manger en cachette.

J'étais fatiguée, très fatiguée de cette folle journée qui n'avait pas l'air de vouloir s'arrêter. En y réfléchissant, je me suis dit « j'arriverai peut-être à changer le futur, et ma sœur serait plus gentille avec moi. Mon chien serait peut-être plus malin, ha ben non, il ne faut quand même pas rêver. Mais tout pouvait changer.

Ma mère me coucha, mon père me raconta une histoire et ma sœur me tourna les pages du livres. C'était le livre des trois petits cochons. Ma sœur me chuchota les mots de papa que je ne comprenais pas, c'est-à-dire, presque tous. D'après elle, c'était l'histoire de trois moutons qui construisent des maisons en laine, en fleur et en brique et qu'un loup détruit tout sauf la maison en brique et qu'on ne revit jamais le loup et je ne connais pas la suite, vu que je me suis endormie.

Le lendemain matin, je n'ai plus de couche, plus de sœur de quatre ans mais à la place une sœur tout-à-fait normale, c'est-à-dire soulante comme toujours et qui me réveille en écoutant de la musique RAP à fond les enceintes. On ne s'entend plus parler ici, même pas mon père qui crie depuis le salon « baisse le son !!! ».

Etrangement j'étais contente de tout comprendre même cette musique que je déteste. Je m'habillais, pris mon petit déjeuner avec du pain et du chocolat fondu, ça me change du biberon de lait. Je relisais vite fait mes leçons, fit mon cartable et alla avec ma sœur à l'école. En chemin, je revis le parc avec le bac à sable, et j'ai eu un sourire car d'autres enfants jouaient dedans à construire d'autres châteaux forts ...

« *En voyage en Italie, vous vous baladez dans les lieux historiques quand soudain, vous vous rendez compte que vous savez lire, comprendre et parler le latin. Mais pourquoi maintenant ? Et comment est-ce possible ? Serait-ce pour percer un mystère* » : dit la journaliste. Elle poursuit : « Aujourd'hui, nous accueillons Flora Agostini qui va nous raconter son histoire, qui je n'en doute pas va vous choquer ! »

Je réponds alors :

« - Oui, c'est vrai que mon histoire est assez surprenante ! Tout a commencé il y a trois ans, durant un simple voyage en Italie. Mon mari et moi sommes en train de nous balader dans le Colisée quand je me mets à lire une stèle romaine très ancienne, écrite en latin... »

Quelle est ma surprise quand je m'aperçois que je comprends chaque mot, chaque phrase du texte gravé sur cette pierre comme si c'était ma langue maternelle. Je cherche dans mes souvenirs les plus lointains pour ne rappeler si j'avais pris un quelconque cours de latin durant mon enfance, mais non, rien, du moins rien ne me revient à la mémoire à cet instant.

Proche de l'évanouissement, et croyant devenir folle, j'appelle Marius, mon mari et lui explique la situation. Il pense d'abord à une blague et sort donc son téléphone pour traduire le texte et se rend compte que j'ai fait la traduction exacte ; il ne comprend pas plus que moi le pourquoi du comment. Remplie de doutes, je lui demande de prendre un rendez-vous d'urgence chez un médecin sans réaliser que nous ne savions pas parler italien. Durant le trajet jusqu'au cabinet, je ne parle pas mais j'observe les affiches, les panneaux et les noms des restaurants dans les rues de Rome. Je comprends tout. *Comment est-ce possible ?* Pensais-je. *Je n'ai jamais pris de cours de latin ou d'italien. Qu'est-ce qu'il m'arrive ?* Je demande à Marius s'il arrive à déchiffrer les directions écrites. Il me répond évidemment que non et me regarde d'un air très inquiet.

Lorsque nous entrons dans son cabinet, le médecin s'adresse à nous en anglais lorsqu'il s'aperçoit que nous sommes des touristes. Je souhaite lui expliquer en anglais que nous ne parlons pas italien quand soudain, les mots sortent de ma bouche en latin comme si j'avais toujours parlé cette langue.

Étant très surprise par cette deuxième capacité nouvelle, je me tais et laisse Marius lui expliquer la difficile situation. Le docteur nous annonce alors que nous allons faire une radiographie de mon crâne pour chercher d'où vient le problème. J'accepte aussitôt, mais sans beaucoup de convictions.

Une fois la radio effectuée, nous attendons un long moment avant que le médecin ne revienne dans la salle de consultation. Son visage est impassible et je n'arrive donc pas à savoir si les nouvelles sont bonnes. Il m'annonce alors qu'il n'y a rien de particulier sur les clichés et me demande à quoi sont dues les trois cicatrices. Il est très surpris quand il voit l'incompréhension sur mon visage, à l'annonce des lésions.

Alors, je lui demande : « *quelles cicatrices ?* » Il a un air amusé avant de voir que je ne plaisante pas. Il me montre alors la radiographie et je m'aperçois que trois grands traits sont comme dessinés à l'arrière de mon crâne. Il comprend alors que je n'en sais pas plus que lui au sujet de ces mystérieuses cicatrices.

En arrivant à l'hôtel, j'appelle directement ma mère avec une grande soif de réponses. Par chance, elle décroche du premier coup et elle répond avec une voix étrange, comme si elle s'attendait à cet appel. C'est alors que je commence à lui poser des questions sans attendre de réponses. Après avoir repris mon calme, je lui répète ma première question en faisant méticuleusement attention de la lui poser en français :

« - Quelles sont ces cicatrices derrière ma tête ? »

Elle prend un petit temps pour répondre et je la sens bouleversée, comme si elle était emplie de culpabilité ; enfin, elle finit par me dire :

« - Ma chérie... si tu savais à quel point je suis désolée... »

Puis, elle se reprend et commence à me raconter :

« - Lorsque tu avais trois ans, tu as été blessée dans un terrible accident de voiture, en Italie... tu as failli y perdre la vie. »

Je me retiens d'éclater en sanglots et de m'écrouler alors que mon corps ne demande que cela. Je lui demande, la gorge serrée :

« - Pourquoi en Italie ? Pourquoi je ne m'en rappelle pas ? »

Elle reprend la parole pour me dire :

« - Quand tu m'as annoncé qu'avec Marius vous partiez en Italie je savais que tu allais le découvrir mais je n'arrivais pas à te le dire, c'était trop dur. Flora ma chérie... Ton vrai père n'est pas Jérôme. Jérôme est simplement mon mari ; ton vrai père est italien et s'appelle Antonio Agostini. Je vais te donner son adresse : il habitait au 27 piazza Fratelli, à Rome. J'espère qu'il y habite toujours. Ma chérie, si tu veux en savoir plus sur ton passé, libre à toi de le contacter ...je t'aime. » dit-elle avant de raccrocher.

Cette fois-ci, j'éclate en sanglots puis je me rue aux toilettes par peur de vomir : mon corps est rempli de plein d'émotions contradictoires. « *Comment était-il possible que ma vie ait été remplie de mensonges sans que je m'en aperçoive ?* » pensais-je. Je n'ai alors en tête plus que deux objectifs : découvrir mon passé et rencontrer mon vrai père.

Quelques jours plus tard, je me trouve à Rome, à l'adresse indiquée par ma mère. Je suis devant une maison à l'air assez ancien, sans savoir si mon père y habite toujours. J'ai un sentiment mitigé : de la curiosité mélangée à de la peur. J'hésite un peu avant de m'engager dans la petite allée car je me mets à regretter d'avoir refusé la compagnie de Marius. Je me raisonne et toque à cette vieille maison qui semble vide. Au bout de quelques minutes sans réponse, pensant qu'il n'y a personne, je commence à faire demi-tour, quand d'un seul coup, j'entends des clés tourner dans la serrure et le bruit d'une porte qu'on ouvre. Après quelques secondes d'hésitation, je prends mon courage à deux mains et me retourne.

Je vois, sur le pas de la porte, un homme grand, aux yeux clairs, avec des cheveux châtons comme les miens et de grandes lunettes. J'ai l'impression de me voir au masculin. Surpris, il me regarde attentivement sans parler, puis son expression change et il court vers moi pour m'enlacer. Je ne peux retenir mes larmes, des larmes de joie. Ses grands yeux bleus me fixent et il me dit en latin les yeux larmoyants : « -Tu es toujours aussi belle ! »

Je ne sais que répondre : ce sentiment de nouveauté est étrange. Après un moment de blanc, il me propose d'entrer, et j'accepte. Je découvre l'intérieur de cette maison qui me semble familier.

Mon père s'assoit avec moi dans le salon, et je commence à lui expliquer, en latin, ce que je sais, c'est à dire, pas grand-chose. Je lui dis que j'ai appris pour l'accident de vélo et qu'il est mon vrai père, c'est tout. Alors il me répond :

« - Je vais tout t'expliquer depuis le début. Avec ta mère, nous nous sommes rencontrés ici, lors d'une visite guidée du Colisée, pendant mes études d'histoire sur l'antiquité romaine. A ce moment-là, elle étudiait le latin et moi aussi. Cela nous a rapproché. Ce fut le coup de foudre immédiat entre nous. Tu es arrivée deux ans après. C'était le plus beau jour de ma vie. Alors pour me rappeler notre histoire, je te parlais très souvent en latin. »

Il continue :

« - Mais, quand tu avais un an, avec ta maman, ça ne fonctionnait plus car elle était malheureuse loin de sa famille. Je ne pouvais pas abandonner mon travail. Alors, je suis resté ici avec toi, car à ce moment-là, elle n'avait pas de travail stable, mais nous l'appelions presque tous les jours. Toi et moi, sommes restés ensemble deux ans. »

Après une courte pause, il poursuit, très ému : « Lorsque tu avais trois ans, alors que nous étions partis, à pied, faire des courses, un homme qui roulait en état d'ivresse, nous a renversés et tu as été gravement blessée à la tête. Tu n'imagines pas à quel point je me sentais coupable. Quand j'ai appris l'accident et ta blessure à ta mère, elle était furieuse. Elle m'en a tellement voulu qu'elle a fini par demander et obtenir ta garde devant les tribunaux. Ensuite, je n'ai plus jamais eu de tes nouvelles. Cela m'a brisé le cœur. »

En l'écoutant parler, étonnamment je ne pleure pas car je suis heureuse de découvrir mon passé et surtout soulagée de comprendre d'où me viennent mes connaissances en latin. Nous discutons encore de longues heures du passé et de nos nouvelles vies. Nous ne nous doutions pas encore que nous allions passer toutes nos prochaines années ensemble.

Aujourd'hui, grâce à ce don des langues, j'ai trouvé une nouvelle voie professionnelle dans laquelle je me plais beaucoup plus ; je suis devenue historienne de l'art et je travaille avec mon père : nous animons des visites guidées de Rome. J'avais toujours rêvé de faire un métier en rapport avec l'histoire et aujourd'hui, mon rêve s'est réalisé. Quant à mon mari, Marius, il m'a suivie et travaille dans la même entreprise qu'avant mais en télétravail.

Avec les enfants, nous habitons près de chez mon père. Les garçons sont des jumeaux de deux ans, très proches de leur grand-père. Nous téléphonons tous les jours à leur grand-mère car je n'ai pas envie de lui en vouloir éternellement. Certes, elle m'a caché de nombreux secrets, mais je la comprends : elle voulait simplement me protéger. D'ailleurs, elle vient souvent nous rendre visite. Et voilà à quoi ressemble notre vie à présent !

UNE AVENTURE À EN PERDRE SON LATIN

 *Sophie de Robert de Lafrégeyre*

En voyage en Italie, vous vous baladez dans les lieux historiques quand soudain, vous vous rendez compte que vous savez lire, comprendre et parler le latin. Mais pourquoi maintenant ? Et comment est-ce possible ? Serait-ce pour percer un mystère ?

Je m'appelle Chloé et aujourd'hui je me rends à la Fontaine de Trevi, c'est une immense fontaine qui se situe à Rome. Arrivée devant, j'aperçois un panneau avec cette citation qui m'interpelle : « vous voyagez en Italie, vous vous baladez dans les lieux historiques quand soudain, vous vous rendez compte que vous savez lire, comprendre et parler le latin ». Ça me rappelle une histoire qu'on avait lu au collège. Je décide de jeter une pièce dans la fontaine et je fais un vœu. En relevant la tête je suis attirée par les inscriptions gravées dans la pierre. Je ne peux m'empêcher de les lire plusieurs fois et je me rends compte que je sais parler le latin. Je suis sûre qu'il y a un lien avec la citation. Je me rends vers un groupe de personnes et je leur demande s'ils savent quelque chose à propos de ce panneau. Ils me répondent qu'il ne faut jamais le lire car il est maudit. Si tu as le malheur de le lire, quelques heures plus tard tu ne parleras plus que latin.

Je me réjouis à l'idée de parler et comprendre cette langue étant donné que je visite tous les lieux historiques, où presque toutes les explications sur l'histoire de ces lieux sont écrites en latin. Mais ça m'inquiète aussi un peu.

En rentrant à l'hôtel, un monsieur me dit « Bonjour » par politesse, je lui répondis « Salve », je me rends compte que je ne sais plus parler français. Ils ne m'avaient pas menti. Tout à coup, je me souviens que je dois prendre mon avion dans deux jours. Je ne sais pas comment je vais me débrouiller dans l'aéroport, étant donné que je parle uniquement latin. J'ai une grosse boule de stress qui se crée dans mon ventre. Je décide alors d'aller me coucher.

Le lendemain, je me réveille de bonne humeur étant donné que je vais visiter le Colisée. Je me prépare un bon petit déjeuner. Ensuite je vais à la douche puis je m'habille avec un jean bleu et un sweat gris. Et enfin, je marche jusqu'à l'arrêt du bus touristique qui mène au Colisée.

En ce bel après-midi ensoleillé, je me dirige vers le Colisée. C'est un monument que j'ai toujours rêvé de visiter. Lorsque j'arrive dans l'imposante structure, mon excitation est palpable. En entrant dans le bâtiment, je tente de demander un guide pour m'expliquer l'histoire du Colisée, mais à la place de « *j'aimerais un guide* », je dis instinctivement en latin : « *volo dux* ». Un groupe de touristes me regarde perplexe. Finalement, c'est un étudiant en linguistique qui, en me voyant embarrassée, intervient et me répond en latin courant. Ensemble, nous poursuivons la visite. Nous déambulons dans l'arène, nous imaginons les gladiateurs qui s'affrontent dans cette scène épique lorsque soudain, un bruit sourd se fait entendre sous nos pieds. Le sol semble vibrer légèrement : c'est un tremblement qui fait sursauter les touristes aux alentours. Nous échangeons un regard inquiet et tout de suite après, un cri perçant se fait entendre. Le groupe autour de nous s'agite, mais la situation reste floue. Puis sans prévenir, une porte secrète de l'arène s'ouvre brusquement, comme par magie. De l'intérieur, surgit un homme en costume de gladiateur, armé d'un glaive. Il semble perdu, désorienté, comme s'il venait de sortir tout droit d'une scène de combat antique. Il regarde autour de lui, puis en nous apercevant il se précipite vers nous. « *Qui êtes-vous ?* » lance-t-il, dans un latin approximatif,

comme si l'histoire venait se mêler à la réalité. Nous sommes complètement abasourdis, nous reculons d'un pas. Le gladiateur, visiblement en panique, nous prend par le bras. « *Vite, suivez-moi, avant qu'ils n'arrivent* ». Sans comprendre ce qui se passe, nous courons derrière lui à travers les couloirs du Colisée, nos cœurs battent à tout rompre. Derrière nous, un bruit intrigant, comme des pas lourds, se rapproche. Des ombres nous poursuivent. Nous sommes apeurés. La course se poursuit à travers les galeries antiques, jusqu'à ce que le gladiateur, essoufflé, nous indique une petite porte cachée dans un recoin. Dans cette porte, une étrange lumière jaillit, comme si le Colisée, en un instant, fusionnait avec un autre monde. Nous sommes presque incapables de croire ce qui se passe. Nous franchissons le seuil de la porte et nous jetons à l'intérieur de la pièce, suivis par le gladiateur. Le décor change soudainement. Nous nous retrouvons dans une arène médiévale, mais avec des touches modernes. Des soldats en armures, des créatures mythologiques, tout semble s'entrelacer dans une époque parallèle. Ce n'est plus un simple site touristique. Nous avons franchi un seuil, un point de convergence entre les siècles et les réalités. Le gladiateur, nous regarde gravement, et nous dit alors : « *Vous avez réveillé ce qui dormait. Maintenant, il faut choisir : quitter ce monde... ou y rester* ». Nous choisissons de partir étant donné que nos familles nous manquent. A la sortie du Colisée, nous nous disons au revoir. C'est dur de se quitter après ce que nous venons de vivre ensemble mais toute bonne chose a une fin.

Tout à coup, ma mère m'appelle. Je décroche et je m'empresse de lui raconter ce qui s'est passé au Colisée, toute cette folle aventure que je viens de vivre. Dans la précipitation j'ai oublié que je parlais latin et qu'elle ne pouvait pas me comprendre. Je l'entendais qui essayait de me répondre mais je ne comprenais pas ce qu'elle voulait me dire. Ne pouvant ni lui parler ni répondre à ses questions, je suis prise de panique et je lui raccroche alors au nez. Ne comprenant pas pourquoi j'ai raccroché de cette façon, elle me rappelle plusieurs fois mais je ne lui réponds pas. Elle décide alors de m'envoyer un message : « *Coucou Chloé, j'espère que tu vas bien. Je pense que tu ne dois pas avoir de connexion car notre appel a été coupé. J'espère que tu passes de très bonnes vacances en Italie. Avec ton père nous avons hâte de te revoir. À demain, gros bisous.* » Je ne sais pas quoi faire. Je ne comprends pas ce qui est écrit et je ne peux même pas leur répondre. Je sens mon cœur battre très vite dans ma poitrine et je commence à paniquer : comment vais-je faire ?

En rentrant à l'hôtel, un mal de tête m'envahit. Je n'ai qu'une envie, celle d'aller me coucher mais il faut que je me prépare pour me rendre au restaurant qui se situe au coin de la rue. La soirée me paraît tellement longue, une fois de retour dans ma chambre je me brosse les dents, les cheveux et je me mets en pyjama. Je suis tellement fatiguée que je m'endors très rapidement.

Le lendemain matin, au réveil, un vent de tristesse m'envahit en pensant à ma situation. Mon avion décolle à quatorze heures quarante-cinq et je n'ai toujours pas résolu le fait que je ne parle et ne comprends pas un seul mot de français. Comment vais-je faire pour me faire comprendre et surtout pour comprendre ce qu'on me demande ? En essayant de me rassurer, je me prépare. Je dois ranger toutes mes affaires dans ma valise et ça va être long. Avant de partir, je fais plusieurs fois le tour de ma chambre pour être sûr de ne rien oublier.

Il est neuf heures et demie, il faut rendre les clés de la chambre. Je descends les escaliers avec ma grosse valise et mon sac à dos car il n'y a pas d'ascenseur. J'arrive épuisée dans le hall et je donne alors les clés au réceptionniste. Tout se passe bien et il me remercie. Puis, un majordome m'ouvre la porte pour que je passe. Je lui fais un sourire et je pars.

Sur le trottoir, j'appelle un taxi pour me rendre à l'aéroport. J'ai de la chance, le monsieur au téléphone sait parler le latin et enregistre ma réservation. Il me prévient que ce ne sera pas lui le chauffeur. J'oublie de lui demander le prix de la course. Je rentre dans le taxi mais le chauffeur ne parle pas un mot de latin. Tout à coup, je me rappelle que je peux utiliser Google Traduction afin de communiquer avec lui mais je n'ai pas de connexion, donc, pendant le trajet je profite pour la dernière fois du magnifique paysage. Arrivée devant l'aéroport, il me demande de payer mais je ne sais pas combien je lui dois. Je lui donne alors cinquante euros pour être sûr. Il me rend dix euros. En sortant du taxi, je lui fais un petit signe de la main et je me dirige rapidement vers l'entrée de l'aéroport avec ma valise.

A l'aéroport, au moment d'enregistrer ma valise, l'hôtesse commence à me parler mais je ne comprends pas un mot et je lui dis : " latin ". Elle comprend tout de suite et va chercher une autre hôtesse parlant un petit peu le latin. Tout se passe bien, ma valise est partie en soute, mon passeport a été validé. Assise sur un banc, j'attends l'embarquement. Je réalise que c'est la fin de mon voyage et je n'arrive toujours pas à croire ce qu'il m'est arrivé au Colisée. Une chose est certaine ce n'était pas un voyage comme les autres. Vais-je retrouver ma vie d'avant ? pouvoir discuter avec mes parents et leur raconter ce que j'ai vécu ? Face à toutes ces inquiétudes, les larmes commencent à me monter aux yeux.

Il est quatorze heures trente, l'embarquement est ouvert. Je présente mon billet et j'attends de pouvoir accéder à mon siège. Maintenant que j'ai franchi la porte de l'avion, je cherche ma place. J'arrive au niveau de ma rangée, un homme est assis sur mon siège, le B2. Je vérifie plusieurs fois mais c'est bien ma place. Malheureusement je ne peux pas lui adresser la parole. Tout à coup il me parle mais je ne comprends pas, je fais alors un petit mouvement de la tête, il se lève et part en me tapotant l'épaule. Je pense que c'est pour s'excuser.

Une fois les passagers assis, deux hôtesse de l'air expliquent les procédures de sécurité en cas de problème. J'essaie de comprendre en observant les gestes. L'avion commence à accélérer puis d'un coup s'élève dans les airs. Je repense à cette aventure au Colisée, elle était tellement mouvementée mais tout autant incroyable. Ce voyage en Italie restera de loin le meilleur que j'ai pu faire, même si j'ai perdu l'usage du français. Soudain, de fortes turbulences me sortent de mes pensées. Je commence à paniquer. Tout à coup, je comprends une phrase en français criée par une hôtesse de l'air : « Baissez-vous, l'avion s'écrase ! ». Cette phrase, j'aurais préféré ne jamais l'entendre.

